

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination continue.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

## CHRONIQUE TRIFLUVIENNE

---

### LX

Le 15 juillet six Hurons étant allés le matin au sud du fleuve en trois canots chercher du foin (1), furent attaqués; l'un d'eux fut pris, un autre fut tué et les quatre qui restaient s'échappèrent tant bien que mal. Les Iroquois "voyant que les Français au nombre d'environ cinquante allaient par terre (du côté du fort) pour requérir le bétail qui était éloigné (dans la banlieue) plus d'une lieue des Trois-Rivières se jettèrent dans leurs canots, et ayant coupé la rivière, ils vinrent aborder au lieu où étaient des bœufs et des vaches plus éloignés; nos Français n'y étant pas encore arrivés, ils y tuèrent cinq bêtes sur la place, dont ils emportèrent le meilleur, mais outre cela il se trouva à redire (à manquer) douze ou treize autres, tant bœufs que vaches, soit tués par les Iroquois, soit dispersés et perdus."

Le 26 juillet, "cinq canots iroquois parurent aux Trois-Rivières, sans autre effet que d'avoir tué une génisse, qu'ils laissèrent sur la place, ayant été contraints de repasser la rivière avec précipitation se voyant découverts, et voyant que les Français allaient à eux, partie par eau, partie par terre."

"Le 7 août fut tué aux Trois-Rivières, par les Iroquois, Maturin, homme d'Antoine des Rosiers. Etant parti dès les quatre heures du matin pour aller tirer sur les corneilles de son champ il fut trouvé mort sur le chemin, de deux arquebusades en la poitrine, et la hache dans la tête." Le *Journal* ajoute: "on était parti le matin en chaloupe pour aller quérir quelques pièces de pin en un lieu nommé la Pinière; on a trouvé tout brûlé, par les ennemis comme l'on croit."

La *Pinière* fait supposer qu'il s'agit de la talle de pins connue depuis cinquante ans sous le nom de Bois des Amoureux, et qui disparaît rapidement de nos jours. Elle n'est pas loin du cap aux

---

(1) Preuve que l'on cultivait les terres au sud du fleuve.

Corneilles, et devait être, en 1651, plus accessible par la rivière que par terre, surtout pour la sortie des grosses pièces de bois qu'on en pouvait tirer.

Que de réflexions font naître ces simples notes sur les dangers continuels qu'affrontaient nos pères en ces lieux aujourd'hui si paisibles ! Que de respect et d'attachement nous devons éprouver pour ces fondateurs de notre peuple ! Est-il étonnant après cela que les fils de tant de courageux pionniers aient défendu si longtemps et si bien le drapeau de la France, le sol où ils étaient nés et les idées qui leur sont propres ? Plus nous lirons notre histoire, plus nous aimerons la patrie.

N'avoir jamais de protection en haut lieu et savoir nous tirer d'affaire par nos propres ressources semble être notre destinée.

En 1651, la France était divisée entre trois partis : celui de la Reine, du prince de Condé et des Frondeurs. Troubles dans Paris et dans le royaume. Turenne abandonne les Frondeurs et se réconcilie avec la cour. Beaucoup de bruit en Europe pour contenter quelques vaniteux. Peu ou point d'attention pour ce coin du monde appelé la Nouvelle-France, où le nom français aurait pu devenir si grand.

“ Le secours qui nous est venu cette année de France, dit la *Relation*, est absolument nécessaire aux Trois-Rivières, car à vrai dire ce poste n'a pu subsister que par miracle. Les habitants attribuent leur conservation au recours extraordinaire qu'ils ont eu en la Sainte-Vierge, dont il y avait un petit oratoire en chaque maison. C'était une dévotion ordinaire d'aller les visiter en divers jours de la semaine, principalement les samedis que le concours y était plus grand, et en chaque maison, matin et soir, tout le monde se rassemble pour y faire les prières en commun et l'examen de conscience, etc. ”

C'était le moment de répéter ce que le Père Le Jeune avait écrit en 1636 :

“ Les exactions, les tromperies, les vols, les rapt, les assassinats, les perfidies, les inimitiés, les malices noires ne se voyent ici qu'une fois l'an, sur les papiers et sur les gazettes que quelques-uns apportent de l'ancienne France. ”

Le 25 octobre on apprit que les Iroquois avaient tué vingt personnes dans le pays des Attikamègues, à l'endroit où le Père Buteux avait tenu sa seconde assemblée.

Le Père Buteux était, paraît-il, à Sillery vers ce temps. Revenu aux Trois-Rivières, il écrit de ce lieu, le 4 novembre, qu'il a eu une croix à endurer en y arrivant : ça été d'apprendre le massacre des Attikamègues, sur les bords du lac Kiskakani, à vingt jours de

voyage d'hiver des Trois-Rivières. On avait cru jusque-là que les Iroquois ne s'avanceraient pas si loin dans une région qui leur était en apparence inconnue. Dans le campement il y avait vingt-deux hommes, qui moururent en braves. Les femmes et les enfants furent liés pour être emmenés "au pays des feux et des flammes." Les femmes d'une cabane voisine eurent le temps de se sauver, et de se diriger vers les Trois-Rivières, en l'absence de leurs maris qui étaient à la chasse. L'alarme était grande partout, et la peur, arrêtant la chasse, amenait la disette. Le Père Buteux dit, en finissant, qu'il leur conseille de descendre à Sillery, mais que, bien qu'en plus grand danger, ils préférèrent rester aux Trois-Rivières.

Les Attikamègues ne savaient de quel côté se diriger pour la chasse prochaine : leurs compatriotes de Sillery les invitaient à se réunir à eux pour cette fin, mais ils montraient un grand désir de rester dans les environs des Trois-Rivières. Le Père Buteux écrit que s'ils se décident à s'approcher de Sillery il les suivra, ne voulant point les quitter, vu qu'il compte repartir avec eux, le printemps suivant, pour la hauteur des terres, car, ajoute-t-il, ils ont fait des présents de toutes leurs porcelaines aux nations plus éloignées, afin de les rencontrer au rendez-vous convenu pour entendre les instructions religieuses. Les Sauvages, Poissons-Blancs, Algonquins, Hurons, etc., prirent finalement la résolution de rester aux Trois-Rivières, ce qui n'obligea point le missionnaire à se déplacer cet hiver.

Néanmoins, l'année suivante, après la mort du Père, épouvantés de ce qui pouvait survenir, ils se décidèrent à se retirer vers le bas du fleuve, à Tadoussac. Le Saguenay leur ouvrait une porte sur leurs anciens territoires de chasse.

## LXI

Nous avons vu, en 1634, Guillaume Duplessis-Bochart, sieur de Kerbodot (1) prendre une part active à la fondation des Trois-Rivières. Il paraît avoir été alors employé au Canada sous la protection du cardinal de Richelieu, qui était un Duplessis. De 1635 à 1650 son nom ne figure dans aucun document ayant rapport aux Trois-Rivières.

Le 13 octobre 1651 arriva à Québec M. Jean de Lauzon venant remplacer M. d'Ailleboust comme gouverneur-général. M. Duplessis-Bochart (son parent dix jours après) l'accompagnait et on le

(1) En bas-breton, *Ker* signifie "village," "hameau." Le vieux mot français "plessis" a le même sens.

destinait à remplacer M. de la Potherie comme gouverneur des Trois-Rivières. En même temps on élevait à cinq mille deux cent cinquante livres les appointements du gouverneur de ce lieu.

M. Duplessis-Bochart, appuyé de ses relations de famille avec le nouveau gouverneur-général, allait retrouver aux Trois-Rivières nombre de personnes de sa connaissance et tenter de mettre la main à une œuvre qui ne lui était pas étrangère : l'extension des établissements français dans cette partie du pays.

M. de Lauzon, l'un des principaux associés de la compagnie de la Nouvelle-France, s'était fait concéder l'île de Montréal et plusieurs terrains, notamment la fameuse seigneurie de La Cité qui s'étendait de la rivière Saint-François du lac Saint-Pierre jusqu'au-dessus du lac Saint-Louis. Son fils aîné, Jean, était dans le pays depuis 1644. Celui-ci épousa, le 23 octobre 1651, dix jours après l'arrivée de son père, Anne Després, première fille de Nicolas Després, dont une autre fille Etiennette était la femme de Duplessis-Bochart depuis plusieurs années (à moins qu'il ne fût marié en secondes noces), car dans l'automne de 1651, aux Trois-Rivières, François, fils de ce dernier, figure comme parrain.

L'année (1650) qui précéda son retour dans la colonie, Duplessis-Bochart avait eu une fille, Anne, qui épousa, en 1668, à Québec, un Italien du nom d'Octave Zapaglia de Rissan.

Vers le 19 novembre, le vaisseau la *Sainte-Anne* sur lequel M. Duplessis se rendait de Québec aux Trois-Rivières pour prendre le gouvernement de cette place, toucha sur des roches et coula une lieue plus bas que le cap à l'Arbre, c'est-à-dire devant la seigneurie de Lotbinière. C'était commencer assez mal un règne qui devait finir si malheureusement neuf mois plus tard.

## LXII

La note suivante du *Journal des Jésuites* montre clairement que, si depuis cinq ou six années on s'était occupé des terres du cap de la Madeleine, personne ne s'y était encore établi, mais que l'on mit alors la main à ce projet : " On commença de s'habituer au Cap, du jour de la Présentation " (le 22 novembre).

Il faut croire que le titre de la seigneurie du Cap, signé le printemps de cette année, avait définitivement réglé les difficultés résultant de prétentions de M. de la Potherie et des Pères jésuites sur ces terres.

Charlevoix, qui a été le premier pour ainsi dire à recueillir nos traditions et à compiler des pièces authentiques dont plusieurs sont perdues, nous donne à entendre que bien que les Français

entretinssent une bonne garnison aux Trois-Rivières et que ce poste fût regardé comme l'un des plus importants de la Nouvelle-France, les Sauvages qui le fréquentaient se lassèrent (vers 1650) d'y être "continuellement harcelés par les Iroquois dont les Français avaient assez de peine à se défendre, n'ayant plus la liberté des passages où ces fiers ennemis leur dressaient sans cesse des embûches, et n'étant pas même toujours en sûreté à la vue et sous les canons de notre fort." Les Sauvages cessèrent, ajoute-t-il, d'y porter leurs pelleteries : "Les Jésuites, avec ce qu'ils avaient assemblé de néophytes, se retirèrent trois lieues au-dessous, sur un terrain que leur avait donné l'abbé de la Madeleine, d'où ce terrain a pris le nom de *Cap de la Madeleine* qu'il porte encore aujourd'hui."

Puisqu'il s'agit ici du Cap, on doit lire : "*près de trois lieues*" et non pas : "trois lieues," car cette mesure nous mènerait dans la seigneurie de Champlain ; nous en concluons que le village des Indiens était sur le fief Marsolet, soit sur celui de Hertel, ce qui est plus probable, vu l'établissement commencé en ce lieu depuis 1644 par le propriétaire du fief.

## LXIII

Les sépultures, cette année, sont au nombre de huit, toutes de Sauvages. Les baptêmes de Sauvages de tous âges : trente-cinq ; ce sont des Algonquins, parmi lesquels quelques-uns et l'Isle, une femme Iroquet et douze Attikamègues la plupart adultes sur lesquelles cinq ont été baptisés dans le haut du Saint-Maurice par le Père Buteux.

Six baptêmes d'enfants de race blanche nous sont indiqués par le registre.

Dans les trois années 1649, 1650, 1651, il arriva aux Trois-Rivières près de cinquante colons, ce qui représentent le tiers de tous ceux qui s'établirent dans ce lieu et ses environs depuis la fondation du fort (1634) jusqu'à l'arrivée du régiment de Carignan (1665).

Parmi eux était Sévérin Ameau, natif de Paris, âgé de trente-deux ans, notaire, non-marié. L'année suivante (1652) il devint le greffier des Trois-Rivières. Pendant cinquante ans, il a exercé des fonctions publiques dans la ville. Son greffe nous a fourni des renseignements précieux, introuvables ailleurs.

Cette même année 1651, on nomma des capitaines de milice Aux Trois-Rivières, le choix tomba sur Pierre Boucher, et à la côte du cap de la Madeleine, Nicolas Rivard dit Lavigne, celui-là même dont la postérité est si nombreuse parmi nous.

Le capitaine Boucher avait le pouvoir d'exercer les habitants au maniement des armes et de fortifier le bourg contre les attaques des Iroquois. Son rare esprit d'initiative, joint à l'expérience qu'il avait acquise comme soldat, sergent, interprète, commis de la traite, le rendaient précieux dans un poste aussi menacé et la plupart du temps assez dépourvu de moyens de défense.

A mesure qu'il montait en grade, Boucher avait le soin de se composer un groupe de parents et d'amis qui fortifiaient son influence. Arrivé seul aux Trois-Rivières, en 1645, il se trouvait quatre années plus tard à y compter dix-huit personnes de sa parenté, sur cent que renfermait le poste. A partir de ce moment on distingue d'une part les LeNeuf et les Godefroy, d'autre part les Boucher et les Baudry, puis les Duplessis et les Crevier. Ces deux derniers groupes de familles se réunirent bientôt, et Pierre Boucher en devint le chef avoué, entraînant ainsi les plus fortes influences locales en sa faveur.

#### LXIV

L'année 1652 s'annonçait sous de fâcheux auspices. Le danger de plus en plus menaçant du côté des Iroquois, joint à la certitude maintenant acquise du peu de secours sur lequel on pouvait compter du côté de la France, mettait la colonie au bord d'un abîme dans lequel chacun se voyait rouler pour ainsi dire.

Les nouvelles portaient que le point de concentration et d'attaque des Iroquois serait les Trois-Rivières. Il y a apparence que le camp volant y passa une partie de l'hiver, ou qu'il s'y rendit de bonne heure au printemps. Dès les premiers jours de mars, M. de Lauzon, grand-sénéchal de la Nouvelle-France, accompagné de M. Robineau et de quinze soldats, y fit une visite. Déjà les ennemis avaient commencé leurs ravages.

Le 2 mars, douze Hurons, six Algonquins et dix femmes algonquines partirent des Trois-Rivières pour se rendre à Montréal. Le lendemain, ayant couché au lac Saint-Pierre, à "la rivière Sainte-Madeleine six lieues environ au-dessus des Trois-Rivières", ils furent attaqués par cinquante Iroquois.

Cette rivière Madeleine était sans doute l'une des deux rivières Marchiche par où les Iroquois passaient pour se rendre au Saint-Maurice à l'affût des chasseurs des Trois-Rivières.

Accablés de malheur, les Hurons et les Algonquins conservaient pourtant un reste d'énergie. Selon les calculs de leur chef Toratati, ils avaient d'abord espéré surprendre quelque bande de l'ennemi chemin faisant, mais ils tombèrent dans l'embuscade

juste à l'endroit où ils se proposaient eux-mêmes d'en dresser une. Trois femmes algonquines s'échappèrent. Toratati, fait prisonnier, mourut sur le bûcher ; quant à sa troupe elle se sauva à droite et à gauche ; ceux qui furent pris devinrent Iroquois, selon la coutume qu'avaient ces Sauvages d'adopter parfois les prisonniers de guerre.

## LXV

Les Poissons-Blancs se préparaient à retourner dans leur pays ; le départ avait été fixé au 4 avril, et les préparatifs faits en conséquence ; la veille de ce jour, le Père Buteux écrivait au supérieur des jésuites, à Québec, la lettre suivante où se révèle dans toute sa candeur l'âme généreuse du missionnaire et l'abnégation du chrétien :

“ C'est à ce coup qu'il faut espérer que nous partirons ; Dieu veuille que les résolutions soient fermes et que nous partions une bonne fois et que le ciel soit le terme de notre voyage. *Hæc spes reposita est in sinu meo.* Notre équipage est faible, la plupart d'hommes languissants, ou de femmes et d'enfants ; le tout environ soixante âmes. Les vivandiers et les provisions de cette petite troupe sont entre les mains de Celui qui nourrit les oiseaux du ciel. Je pars accompagné de misères et j'ai grand besoin de prières, je demande en toute humilité celles de Votre Révérence et de nos Pères. Le cœur me dit que le temps de mon bonheur s'approche. *Dominus est, quod bonum est in oculis suis faciat.* ”

Les événements de cette année sont pour ainsi dire assez nombreux pour être notés jour par jour. Nous allons d'abord suivre le Père Buteux dans son voyage en reproduisant le texte de la lettre que le Père Ragueneau écrivit sur ce sujet dans le mois de novembre suivant :

“ Après un mois, et plus, de beaucoup de fatigues et surtout de la faim qui les suivait en voyage, étant souvent plusieurs jours sans que leur chasse leur donnât de quoi vivre, ils se résolurent de se séparer et prendre diverses routes. ” La séparation eut lieu le jour de l'Ascension.

“ Les autres bandes ayant pris le devant, le Père resta en compagnie d'un jeune soldat français nommé Fontarabie, accoutumé à la vie des Sauvages, et d'un jeune chrétien Huron, Thomas Tsond8tannen. Ils s'embarquèrent dans un petit canot d'écorce qu'ils avaient fait eux-mêmes et ils cabanèrent où la nuit les obligea de s'arrêter.

“ Le lendemain, qui était le dixième jour du mois de mai, ils

continuèrent leur route, et ayant été obligés de se débarquer par trois fois, en des endroits où la rivière va tombant dans des précipices, lorsqu'ils faisaient leur troisième portage, chacun chargé de son fardeau, ils se virent investis par quatorze Iroquois qui les attendaient au passage. Le Huron qui marchait le premier fut saisi si subitement qu'il n'eut pas le loisir de faire aucun pas en arrière. Les deux autres, un peu plus éloignés, furent jetés par terre, les ennemis ayant fait sur eux la décharge de leur fusil. Le Père tomba, blessé de deux balles à la poitrine et d'une autre au bras droit qui lui fut rompu. Ces barbares se ruèrent incontinent sur lui, pour le percer de leurs épées, et pour l'assommer à coups de hache, avec son compagnon. Ils n'eurent point tous deux d'autres paroles en bouche que celle de Jésus. Ils furent dépouillés tout nu et leurs corps jetés dans la rivière.

Où cette scène eut-elle lieu ? "Lorsqu'ils faisaient leur troisième portage," dit la *Relation*, ce qui signifie que ces portages se faisaient dans une même journée. C'étaient, croyons-nous, la Grande-Mère, les Hêtres et Shaïnigan ; par conséquent, le Père Buteux fut tué près de ce dernier portage.

C'était le septième jésuite qui tombait sous les coups des Iroquois.

Ceux-ci, s'étant retirés avec leurs prises à la suite de ces deux affaires, deux troupes partirent des Trois-Rivières, l'une pour retrouver le corps du Père Buteux, mais ne réussit à recueillir que le cadavre de Fontarabie à moitié mangé par les corbeaux et les bêtes fauves ; l'autre pour aller combattre les ennemis à leur passage dans les terres qui bordent le lac Saint-Pierre au nord, malheureusement elle fut taillée en pièces par une bande d'Iroquois sur laquelle elle ne comptait pas et qui l'assailit à l'improviste.

Ainsi, d'un désastre à l'autre, cette année mémorable est remplie des méfaits d'une centaine de pillards contre lesquels la France n'offrait aux Canadiens presque aucune protection.

## LXVI

Trois jours après la mort du Père Buteux, une troupe d'Algonquins chrétiens allant au pays des Attikamègues fut prise dans la même embuscade de Shaïnigan et ne put se défendre. Un jeune Sauvage, qui avait abattu un Iroquois dans l'attaque, fut brûlé séance tenante avec des raffinements de cruautés horribles. Ce malheureux expira en priant à haute voix et en prononçant le nom de Dieu, sa seule consolation dans les tourments qu'il subissait. Un Huron, que les vainqueurs avaient réservé pour le brûler dans

leur pays, s'échappa et parvint, le 8 juin, aux Trois-Rivières, où il apporta ces tristes nouvelles.

Durant l'été qui suivit la mort du Père Buteux, on eut à déplorer d'autres événements du même genre.

Le 16 mai, onze Algonquins à la chasse dans le lac Saint-Pierre furent surpris et défaits par une vingtaine d'Iroquois. Quelques-uns se sauvèrent.

Le 21 du même mois, Pierre Couc dit "Lafleur de Cognac", soldat, accompagné d'un jeune Algonquin, était allé lever des lignes vis-à-vis du fort, au sud du fleuve : ils furent attaqués par les ennemis qui leur tirèrent sept à huit coups de fusil dont l'Algonquin mourut deux jours après. Pierre Couc, blessé légèrement, s'échappa à la faveur de nombreux canots et de chaloupes qui arrivèrent à point pour le mettre à l'abri.

Dès les premiers temps des Trois-Rivières, on voit que les Sauvages d'abord, puis les Français, allaient faire la pêche au sud du fleuve. Cet endroit est alors le plus fréquenté des pêcheurs de profession. Vis-à-vis la ville, sur le côté nord, le Saint-Laurent offre un chenal profond, mais au milieu de sa traverse ce fleuve est coupé par une batture de pierre qui en change le lit entre ce point et la rive sud où les gros bâtiments touchent. C'est un endroit propice à la pêche.

Le Père Ragueneau, supérieur des Jésuites, descendant de Montréal, trouva en chemin l'un des Hurons échappés au dernier massacre sur le lac Saint-Pierre et deux Algonquines captives chez les Iroquois depuis deux ans, qu'il recueillit. Le 5 juin, il arriva aux Trois-Rivières où M. de Lauzon, gouverneur-général, était présent, car on voit (Grefse Ameau) qu'à cette date Quentin Moral, accompagné de la veuve de Jacques Hertel, qu'il avait épousée, et de Jacques Hertel cousin-germain, lui fait authentifier des actes touchant la succession Hertel. A la même date, le Père Ménard est cité comme supérieur aux Trois-Rivières.

Le 8 juin, deux Hurons étant allés dès le matin à leurs lignes qui étaient dans le Saint-Maurice, tombèrent dans une embuscade.

L'un d'eux fut tué sur place, mais comme les Trifluviens se tenaient aux aguets, les Iroquois se voyant poursuivis noyèrent le second.

Le 19 juin, trois canots descendant par le Saint-Maurice, apportèrent la nouvelle que les Iroquois avaient fait une troisième course dans le pays des Attikamègues et les avaient défaits de nouveau.

Le 2 juillet, il y eut une alerte considérable, suite des affaires des dernières semaines et prélude de désastres mémorables. Une

bande de quatre-vingts Iroquois avait envoyé huit hommes guetter les premiers habitants qui sortiraient de la place. A cinq heures du matin, deux canots de Hurons escortés d'une chaloupe de Français allant visiter les lignes de pêche, vis-à-vis le fort se trouvèrent assaillis par les gens de l'embuscade. Aussitôt ceux qui montaient les canots se réfugièrent dans la chaloupe. Mais alors parut un plus grand nombre d'Iroquois qui déchargèrent une cinquantaine de coups de feu sur la chaloupe sans aucun résultat défavorable. De part et d'autre on tira force décharges sans trop s'intimider, puis mettant la voile au vent à la faveur du nord-est venu à propos, la chaloupe esquiva les désagréments de cette société, et toucha terre, du côté du nord, à la briqueterie, dans la basse ville. Les forces de l'ennemi étaient désormais avouées. On les voyait au milieu du fleuve dans treize canots. Les Français qui brûlent du désir d'en venir aux mains et d'exterminer ces maraudeurs se jettent dans les embarcations qu'ils peuvent trouver et sont suivis des Sauvages du poste. Les Iroquois se sauvent à force d'aviron, mais rendus à une lieue du fort, et voyant qu'ils n'échapperaient pas aisément, ils touchent terre et envoient un canot monté par deux hommes qui demandent à parlementer. Dans toutes ces guerres sauvages, la même sottise se répète. Lorsque l'ennemi ne peut vous massacrer, il demande une conférence, l'obtient et se moque de vous. Les Français étaient furieux de voir deux Hurons et un Algonquin partir, députés par leurs gens, pour porter des paroles de paix aux Iroquois. Les deux canots, se tenant à une portée de pistolet l'un de l'autre, échangèrent des compliments de circonstances dans lesquels la fourberie iroquoise ne manqua pas de jouer son rôle. Les Français et la plupart des Algonquins s'en retournèrent au fort des Trois-Rivières dégoûtés de cette farce.

“ Depuis que plusieurs familles huronnes s'étaient arrêtées aux Trois-Rivières, écrit M. Ferland, les Iroquois observaient ce poste de plus près. Au milieu d'eux se trouvait un assez grand nombre de Hurons adoptés. Souvent les Français étaient surpris de voir deux bandes qui s'étaient approchées pour se combattre, s'arrêter soudain, puis s'aborder amicalement et se séparer de même, après avoir parlementé pendant quelque temps. Dans ces circonstances, des amis et des proches parents, se reconnaissant dans les rangs opposés, ne pouvaient résister à la tentation de se parler. Ces scènes se renouvelaient assez souvent, à la grande inquiétude des Français, qui redoutaient des trahisons. ”

Dans ces rencontres il aurait suffi aux Français de défendre aux Sauvages alliés de les suiye, et bientôt on aurait vu les Iroquois

abandonner le système de déception qu'ils pratiquaient partout avec un succès constant.

## LXVII

Le seul résultat des pourparlers qui venaient d'avoir lieu fut d'apprendre que les Iroquois étaient commandés par Aontarisati, capitaine renommé, preuve nouvelle qu'ils ne respiraient que meurtre et pillage. Les Hurons, les plus coupables dans cette fausse démarche, dirent aux ennemis qu'ils ne pourraient traiter avec eux qu'à la vue du fort. Aussitôt les Iroquois se mirent en devoir d'y aller. C'était forcer de nouveau les Français à assister à ce manège et à y prendre part. Un Huron et un Algonquin allèrent au devant du canot parlementaire des Iroquois, qui paraissait au milieu du fleuve monté par trois hommes. En même temps trois canots Iroquois abordèrent à la briqueterie, vers le pied de la rue Saint-Antoine, y débarquant un jeune Huron captif chez eux depuis quelque temps, et dont la famille vivait aux Trois-Rivières. Toutes les ruses étaient familières à ces Sauvages. Ce jeune Huron fut recueilli par M. Robineau qui le mena au fort où on le questionna. Les trois canots qui l'avaient amené se tenaient au bord du fleuve et discouraient avec les gens accourus de ce côté. La démonstration des Iroquois en face du Platon était regardée par les Français comme une tromperie ; ils attachaient avec raison beaucoup plus d'importance aux trois canots qui se tenaient entre le pied de la rue Saint-Antoine et la Fosse. Celui des Iroquois qui paraissait être le chef dans ce dernier endroit, demanda aux gens qui étaient à terre de lui envoyer trois capitaines, un Français, un Huron et un Algonquin, parce que, disait-il, Aontarisati voulait avant tout conclure la paix. L'opinion des Français était formée sur ce point, et aussi jugèrent-ils que le seul moyen d'en finir était de tromper ces insolents. Bientôt plusieurs Iroquois furent sur le rivage, témoignant une entière confiance dans la bonne foi de ceux qu'ils voulaient surprendre. Tout allait à merveille. Sur le midi, la pain sortant du four, au fort, on y courut pêle-mêle et l'on revint avec des enfants qui portaient des brassées de pain. Un canot iroquois, tenu à distance jusque là, s'était rapproché et quelques Sauvages l'amusaient dans l'espoir de s'en emparer. Enfin Annahotaha, chef huron d'une habileté connue, l'aborda avec les pains qu'il faisait porter aux enfants et se trouva si près du principal capitaine iroquois qu'il le saisit et le fit prisonnier, avec deux autres qui étaient dans le même canot. Quelle ne fut pas la surprise des Trifluviens lorsqu'ils reconnurent Aontarisati lui-même dans ce captif, et dans le second un capitaine signalé par ses meurtres dans les habitations françaises.

Les Iroquois qui rôdaient sur le fleuve et dans les environs de la place furent longtemps à s'apercevoir de ce qui venait de se passer. Le lendemain, mercredi, 3 (1) juillet, les deux capitaines iroquois reçurent le baptême des mains du Père Ménard. Le registre de la paroisse porte : "Anno Domini 1652, 3 Junii, ego Renuatus Ménard, sacerdos societatis Jesus baptisavi sine ceremoniis in sacello nostro, captivos duos hostes Agontarisati et ta Akenrat, Prior *Franciscus* vocatus est, posterior *Petrus*. Uterque sequenti die igne vitam fenierunt." Ils furent brûlés le 4 juillet.

Leur supplice, joint à l'attitude des Sauvages des Trois-Rivières, irrita les Iroquois déjà préparés à frapper coup. Leur bande, qui était de quatre-vingts guerriers le 2 juillet, s'étant grossie d'une quarantaine d'autres, ils pillaient et ravageaient les maisons et massacraient ceux qui s'éloignaient du fort.

Entre Montréal et les Trois-Rivières, les chemins étaient coupés.

Dans les derniers jours de juillet (le 25), une troupe de plus de cent Sauvages quitta les Trois-Rivières pour aller vers Montréal surprendre les Iroquois. En deux occasions ces guerriers firent le coup de feu avec succès, ils rentrèrent aux Trois-Rivières le 7 août.

#### LXVIII

Sur ces entrefaites, M. Duplessis-Bochart, qui était allé à Québec revint aux Trois-Rivières.

On s'attendait à quelque entreprise considérable de la part des ennemis.

Le 18 août, quatre habitants des Trois-Rivières, Mathurin Guillet, La Boujonnier, Rochereau (Pierre?) et le chirurgien Plassey, descendant par le fleuve au cap de la Madeleine, furent attaqués, à l'entrée du Saint-Maurice, par huit canots iroquois. Guillet et La Boujonnier périrent sur place, tandis que Plassey et Rochereau étaient emmenés captifs.

Ce dernier outrage détermina le gouverneur à sévir contre ceux qui s'en étaient rendus coupables, car devenant chaque jour plus fatiguants et plus fiers, enflés qu'ils étaient par leurs récentes victoires, les Iroquois commençaient à ne plus regarder les forts et les retranchements français comme des barrières infranchissables. Leur infliger un châtiment signalé était bien le désir des habitants du Canada, mais faute de moyens suffisants pour aller les écraser dans leurs cantons, il fallait se résigner à rester chez soi le fusil à la main, sur le qui-vive, à voir la campagne ravagée par ces féroces

(1) Le registre des Trois-Rivières porte "3 Junii," mais nous avons la certitude que le fait eut lieu le 3 juillet. D'ailleurs le registre de cette année a dû être écrit après coup; on y voit le mois de mai après le mois d'août, une partie des mois d'octobre et de mars dans celui de novembre, puis les mois de juin, juillet, et septembre entremêlés.

maraudeurs. M. Duplessis résolut, malgré tout, de donner la chasse à la bande la plus voisine, et pour exécuter sa résolution avec plus de vigueur, il voulut marcher en personne à la tête des Français. C'est en vain qu'on lui représenta qu'il s'exposait inutilement et que tout son courage ne pourrait rien contre un ennemi dont les forces principales consistaient dans les embuscades, son agilité naturelle et la proximité des forêts où il trouvait toujours une retraite sûre, et que finalement il ne gagnerait rien à combattre ces Sauvages, puisque la perte de quelques guerriers n'affaiblirait point leur nation. Il ne voulut rien écouter, et partit du fort, le lendemain matin, 19 août (1), avec une cinquantaine (2) de Français et dix ou douze Sauvages, montés sur deux chaloupes. Il espérait pouvoir atteindre les pillards et leur enlever non-seulement les bestiaux (3) qu'ils avaient capturés, mais aussi les prisonniers qu'ils étaient venus saisir jusqu'à sa vue.

Sur les onze heures du matin, arrivé à une (4) lieue en haut du bourg, sur la rive nord du fleuve, à peu près où est situé aujourd'hui le calvaire, l'ennemi se montre dans les broussailles, à l'orée du bois. L'endroit est une plage de vase peu propre à un débarquement.

M. Duplessis ne tient pas compte de cette difficulté ni des représentations qu'on lui fait, parce que les Iroquois pouvaient en quelque pas de retraite se dérober aux mains des Français sans cesser de tirer de derrière les arbres ; il met son monde à terre, se jette tête baissée sur les Iroquois, et bientôt tombe frappé mortellement sans être vengé par sa troupe qui est elle-même défaite et dispersée, car les Français ayant tous les désavantages de la position, reçoivent le feu sans pouvoir le rendre avec efficacité.

BENJAMIN SULTE.

(A continuer)

(1) La *Relation* de 1652, et le *Journal* des jésuites fixent ce jour au 19 août ; un acte d'Ameau, en date du 21 avril 1663, porte que la bataille eut lieu le 18 août. Les deux premières autorités méritent plus de créance.

(2) La *Relation* dit : " quarante ou cinquante Français et dix ou douze Sauvages. "

(3) Le nombre de bêtes-à-cornes enlevées par les Iroquois aux Trois-Rivières était de cinquante.

(4) La *Relation* porte : " environ deux lieues au-dessus du fort. " Nous avons établi ailleurs que la quatrième rivière de la banlieue est située à une lieue de la ville, et l'acte précité d'Ameau constate que le soldat Jean Potvin, dit Lagrave " fut tué par les Iroquois au combat du 18 août 1652 à la quatrième rivière à une lieue des Trois-Rivières, où son corps a été trouvé sur place. " Etienne de Lafond, présent à ce combat, et le notaire Ameau qui déclara avoir vu partir Lagrave pour cette expédition, ne doivent pas s'être trompés, non plus que Antoine Desrosiers, Guillaume Pepin et Pierre Lepellé, dit la Haye, tous gens de haute respectabilité et qui agissent dans l'acte en question comme témoins de la vérité de ces faits. Ils disent que le commandant était " Guillaume Guillemot sieur Duplessis Kerbodot, capitaine du camp volant en ce pays et commandant aux Trois-Rivières, " Lagrave était venu de France sous la conduite de M. de Lauzon le 13 octobre 1650. C'est à la demande de Pierre Potvin, dit Saint-Arnaud que cette déclaration fut faite en 1663.

# CHRISTOPHE COLOMB

## ET LA DÉCOUVERTE DE L'AMÉRIQUE.

---

(Troisième étude)

(Fin)

Une première fois déçus dans leurs espérances haineuses, les puissants ennemis que l'amiral avait à la cour ne cherchaient qu'à prendre leur revanche. Ils eurent bientôt une occasion favorable dans la révolte de Roldan et les calomnies que les mécontents répandaient contre Colomb et ses frères. Tout en reprochant à l'amiral de n'avoir pas plutôt réprimé cette révolte, on accueillait favorablement les plaintes des rebelles. Juan de Fonseca ne manquait aucune occasion de favoriser ces attaques. Il savait rencontrer en cela les vues du roi Ferdinand, qui manifestait ouvertement son mauvais vouloir à l'égard de Colomb. On conçoit que sous de pareilles influences l'affaire ne devait pas se borner à des paroles et à des lamentations. Les accusations contre Colomb devinrent si graves et si nombreuses que la reine Isabelle, malgré son amitié pour le grand navigateur, crut de son devoir de nommer un commissaire pour instruire des causes du mal. Mais les ennemis de Colomb voulaient plus que cela. Ils eurent soin en premier lieu de faire choisir pour commissaire, au lieu d'un jurisconsulte, un militaire, le commandeur François de Bobadilla, ami de Fonseca. Puis à force d'intrigues ils amenèrent la reine à signer une ordonnance conférant à Bobadilla le gouvernement des Indes, et ordonnant à Colomb de lui remettre les forteresses, navires, armes et munitions appartenant à la couronne.

En arrivant à Saint-Domingue, Bobadilla montra de quelle manière il entendait rendre justice. Chargé de faire une instruction, il commença par punir, quitte à instruire ensuite. Il fit prisonniers Christophe Colomb et ses frères, les chargea de chaînes, et les mit séparément au cachot. Puis, s'étant emparé de tout ce

que possédait l'amiral, même de son linge de corps et de ses papiers particuliers, il songea à commencer une enquête régulière. Les ennemis de l'amiral s'en donnèrent à cœur joie, mais dans l'enivrement de leur haine, ils ne remarquèrent pas qu'ils dépassaient le but, et que la fausseté de leurs rapports devait forcément apparaître par l'exagération évidente de leurs imputations et l'animosité qu'ils manifestaient. Quand on eut recueilli contre les trois prisonniers des preuves de tous les genres, hors la moindre faute contre la chasteté, Bobadilla les envoya en Espagne à bord de la *Gorda* commandée par le jeune Alonzo de Vallejo, qui fut aussi chargé du dossier de l'enquête. Le premier soin de Vallejo fut d'offrir à Colomb de lui enlever ses chaînes. Mais l'amiral refusa, ne reconnaissant qu'aux rois le pouvoir de faire tomber les fers dont on l'avait chargé en leur nom.

Pour connaître ce qui se passait alors dans son âme, il faut lire la lettre qu'il écrivait pendant la traversée à Dona Juana de la Torre, nourrice de l'infant don Juan, et amie particulière de la reine. Un chrétien seul pouvait avoir la résignation qu'il montra au milieu d'une si terrible épreuve.

“ Si c'est une nouveauté, que de me plaindre du monde, son habitude de maltraiter est fort ancienne. Il m'a livré mille combats, et j'ai résisté à tous jusqu'à ce moment où n'ont pu me servir ni armes, ni conseils. Avec quelle barbarie il m'a coulé à fond !

“ L'espérance dans celui qui nous a tous créés me soutient, ajoute-t-il, son secours ne se fait jamais attendre. Il n'y a pas longtemps, étant encore plus abaissé, il me releva de son bras divin, me disant : “ O homme de peu de foi, relève-toi : c'est moi, sois sans crainte.”

Il rappelle ensuite qu'il a été “ comme poussé du dehors à venir servir ces princes avec une affection intime et leur rendre des services inouïs. Dieu, dit-il, me fit le messager du nouveau ciel et de la nouvelle terre dont il parlait dans l'Apocalypse par la bouche de Saint Jean, après en avoir parlé par celle d'Isaïe. Tous se montrèrent incrédules. Mais le Seigneur donna à la reine, ma maîtresse, l'esprit d'intelligence, lui accorda le courage nécessaire, et la rendit héritière de tout, comme étant sa fille chère et bien-aimée.”

Il ne perd pas confiance en l'avenir, car il sait que les affaires qu'il a conduites sont de celles qui ne peuvent que gagner de jour en jour dans l'estime des hommes. Ainsi, calme et inébranlable dans l'amertume de ses souffrances, il en appelle à son Dieu et termine sa lettre par ces paroles : “ Dieu Notre-Seigneur reste avec sa puissance et sa science comme auparavant, et il châtie surtout l'ingratitude.”

Poussé par un vent favorable la *Gorda*, partie en octobre, arriva le 20 novembre à Cadix. Sur le champ un courrier partit pour aller porter la lettre de Colomb à dona Juana. La cour était alors à Grenade.

En apprenant de quelle manière Bobadilla avait jugé à propos de traiter l'amiral, la reine fut saisie d'indignation et de douleur. Elle envoya à l'instant même l'ordre d'élargir l'amiral et ses frères.

Sur cette invitation, Colomb et ses frères se rendirent à la cour, où les rois les accueillirent publiquement avec les marques de la plus grande bienveillance. Peu de jours après, Colomb eut avec la reine une entrevue particulière, dans laquelle il lui expliqua les causes de l'animosité qui le poursuivait et la véritable situation de la colonie. Isabelle pleura en écoutant Colomb, en voyant ce vieillard si grand et si vénérable, et en songeant à l'insigne outrage qu'on venait de lui faire subir. Elle promit de réparer cette injustice et de le réintégrer dans ses fonctions. Mais vu les haines soulevées contre lui, les rois crurent plus prudent de ne pas l'envoyer immédiatement comme gouverneur de Saint-Domingue. Il fut décidé qu'on remplacerait l'indigne Bobadilla par un gouverneur temporaire nommé pour deux ans. En faisant cet arrangement, la reine était sincère, mais l'astucieux Ferdinand avait résolu en lui-même d'enlever à Colomb la vice-royauté et le gouvernement des Indes.

M. de Lorgues discute au long les accusations portées contre la conduite et l'administration de Colomb, et il prouve par les meilleurs arguments qu'on ne saurait faire aucun reproche à l'amiral. Il réfute avec un soin particulier l'accusation de cruauté portée contre lui à l'occasion de l'exécution d'Adrien de Mogica, et il démontre que s'il y eut dans cet acte de justice des circonstances qui marquent la violence et la brutalité, ces excès doivent être attribués au grand juge Roldan.

Conformément à la résolution que nous venons de mentionner, on avait nommé pour gouverneur des Indes don Nicolas de Ovando. Comme il est facile de le croire, les nombreux ennemis de Colomb qui encombraient la cour et les bureaux firent sentir leur influence hostile dans cette nomination. Ovando était l'ami de Fonseca, et jouissait d'une haute faveur auprès de Ferdinand.

Nous avons déjà dit que l'un des buts principaux des travaux de Colomb était la délivrance du Saint-Sépulcre. Il essaya de mettre ce projet à exécution, et de porter les rois à cette glorieuse entreprise. Retiré chez les franciscains, il passa près de sept mois à compulsier les livres saints et les auteurs ecclésiastiques, afin de réunir les divers textes, et d'indiquer les interprétations qui

s'adaptent aux évènements qu'il avait accomplis, et à la délivrance du Saint-Sépulcre, qu'il voulait entreprendre. Ce travail de Colomb se fait remarquer par l'érudition, la grandeur des pensées et la netteté du raisonnement. (1)

En attendant que la fortune lui permette d'aller à la conquête des saints Lieux, et oubliant l'injure qu'on lui a faite, Colomb offre à la reine de poursuivre ses découvertes. Malgré ses soixante-six ans révolus, il ne veut pas goûter les douceurs du repos, tant qu'il aura la force de servir la grande cause à laquelle il a voué sa vie. Il écrit aux rois : " Je n'ai point fait ce voyage pour obtenir des honneurs ou de la fortune ; cela est certain, puisque toute espérance à ce sujet était déjà évanouie avant mon départ. " Son âme, se dégageant plus entièrement chaque jour de la terre et des affections terrestres, n'a plus d'autre désir que la gloire de Dieu. Il veut achever de parcourir le globe, afin de montrer le signe de salut à tous les peuples. Il veut, par l'Occident, se frayer un chemin jusqu'à l'Orient. Lopez de Gomara rapporte qu'il cherchait un détroit, dont il avait entretenu les rois, pour passer de l'autre côté de la mer. Washington Irving dit qu'il conjecturait que ce détroit était situé vers l'isthme de Darien. S'il n'y a dans cet endroit aucun détroit de mer, Colomb a du moins deviné le point où il est plus facile de communiquer par terre d'un océan à l'autre.

Colomb s'appliqua avec un soin particulier à préparer cette expédition, qui devait être longue et difficile. A part quelques nominations faites par les bureaux de Séville, les officiers et les équipages étaient de son choix. Il prenait des hommes expérimentés et sur lesquels il savait pouvoir compter à l'occasion. Son frère don Barthélemy l'accompagnait, et il emmenait aussi avec lui son second fils, don Fernando. La flottille se composait de quatre caravelles, portant en tout cent cinquante hommes, sans compter les officiers de la maison de l'amiral et quatre interprètes.

En partant de Cadix, Colomb se détourna de sa route pour aller au secours de la ville portugaise d'Arcilla, sur la côte du Maroc, que les Maures venaient de bloquer. Les infidèles s'enfuirent à la vue des vaisseaux espagnols. Colomb poursuivit sa route, au nom de la sainte Trinité. Un vent favorable poussa rapidement les caravelles vers Saint-Domingue. Arrivé à une lieue du port, Colomb jeta l'ancre et envoya le capitaine Pierre de Torreros, pour

---

(1) M. Roselly de Lorgues. Vie de C. C. Inspiré par la poésie des livres saints et par le calme du cloître, Colomb composa aussi des stances religieuses, dont il ne reste malheureusement que de rares fragments, intercalés dans son ouvrage sur les prophéties.

Le prier de lui fournir un navire, afin de remplacer le *Galicien*, reconnu impropre à cette navigation, et pour demander aussi la permission de se réfugier dans le port avec sa flottille, afin de se mettre à l'abri d'une tempête qu'il prévoyait devoir éclater prochainement.

Avec une arrogance inconcevable, Ovando refusa ces deux demandes, et défendit à l'amiral d'aborder, objectant l'ordre des rois qui avait interdit à Colomb de toucher à l'*Espagnole*. Ainsi, suivant les propres paroles de Colomb, il était repoussé "d'une terre et d'un fort que, par la volonté de Dieu, il avait gagnés à l'Espagne au prix de son sang." Il envoie au gouverneur un second message pour lui dire, puisqu'il lui refusait un asile, de retenir au moins la flotte qui allait partir, afin de ne pas l'exposer à la tempête qui allait certainement éclater. Cette flotte comptait trente-quatre navires. Elle portait le gouverneur destitué, Bobadilla, l'ex-juge Roldan et tous les rebelles auxquels Ovando avait accordé congé de retour, et qui comptaient sur leurs richesses pour arrêter ou détourner toute poursuite. A part les sommes énormes qu'emportaient ainsi les rebelles, les vaisseaux contenaient encore cent mille pesos provenant des droits royaux.

Ovando et les pilotes, ne voyant dans l'état de l'atmosphère aucun signe qui justifîât les prévisions de Colomb, se moquèrent de ses avertissements, et la flotte mit à la voile. Mais à peine a-t-elle fait huit lieues, que des signes menaçants se manifestent; bientôt, avant que les navires aient pu regagner le port, une tempête formidable vient fondre sur les malheureux navires. Plus de vingt-six caravelles chargées d'or disparaissent, englouties dans les flots. Deux ou trois navires désemparés reviennent à Hispaniola. Un seul poursuit sa route vers l'Espagne. Fait extraordinaire, et dans lequel on ne saurait refuser de voir le doigt de Dieu. Cette petite caravelle "portait tout le bien de l'amiral, qui consistait en quatre mille pesos." Les autres navires qui parvinrent à échapper aux flots portaient les gens les plus pauvres et les plus obscurs de ce convoi, tandis que, sur les vaisseaux naufragés périrent, sans en excepter un seul, les ennemis et les calomniateurs de Colomb, entre autres François de Bobadilla et François Roldan, et avec eux furent englouties les richesses dont ces misérables avaient dépouillé les Indiens.

Et pendant que Dieu punit ainsi les coupables, l'amiral, réfugié dans un port caché, voit l'ouragan passer et épargner ses navires. Celui qu'il monte, la *Capitane*, demeure ferme au mouillage: les trois autres, il est vrai, sont emportés par la violence du vent, mais ils résistent à la tempête, et le dimanche rejoignent l'amiral pour rendre grâce à Dieu avec lui.

Ayant laissé ses équipages se délasser pendant trois jours, Colomb dirigea sa course vers le sud, pour y atteindre la terre ferme et le détroit qu'il cherchait. Mais les éléments semblaient conspirer pour l'empêcher d'arriver à son but. Il avait à lutter et contre le vent et contre la violence des courants. Le ciel était couvert d'épais nuages, et de fréquentes averses inondaient les vaisseaux. A part quelques rares acalmies, la tempête poursuivit ainsi Colomb tant que dura son quatrième voyage. Mais ni les intempéries, ni les atteintes de la maladie ne purent ébranler la patience et la fermeté de Colomb, ni le détourner de son but. Il inspirait le courage à ses équipages par ses paroles, et surtout par son exemple. Ni les années ni les fatigues de la mer n'avaient encore pu courber sa taille majestueuse. Avançant dans la sainteté à mesure qu'il avançait en âge, il donnait à la prière et à la méditation tout le temps que ne réclamaient pas ses devoirs de commandant. Depuis plusieurs années, il portait constamment le vêtement franciscain, et chaque jour il récitait l'office du tiers-ordre. Aucune contrariété ne put jamais arracher de sa bouche un jurement ou une expression brutale. Dans ce quatrième voyage, la maladie le força fréquemment à garder le lit. Il se fit alors construire, sur le pont, une petite cabine, et de son lit il dirigeait la route.

Arrivé en vue de la terre ferme, il se mit à la côtoyer, cherchant toujours le détroit. Parfois il descendait sur le rivage, afin d'observer les habitants et les productions du sol. Mais l'état de l'atmosphère ne permettait guère ces observations. Colomb lui-même nous décrit l'horreur de la position où il se trouvait à chaque instant : " On a bien vu d'autres tempêtes, dit-il, mais aucune n'a été aussi affreuse et n'a duré aussi longtemps, au point que plusieurs des miens qui passaient pour intrépides, perdaient tout à fait courage."

Cependant on avait côtoyé dans toute sa longueur l'isthme de Panama. Voyant qu'il n'arrivait pas au détroit qu'il cherchait et pensant que ce passage pouvait se trouver beaucoup plus dans le sud, Colomb rebroussa chemin pour aller visiter les plages de la Veragua, où, suivant les rapports des Indiens, se trouvaient de riches mines d'or. Mais des vents variables l'empêchèrent d'approcher de terre, ou de gagner la pleine mer. La tempête se déchaîna de nouveau avec une rage inouïe. " Jamais, disent les historiens de ce voyage, on ne vit la mer aussi haute, aussi horrible et aussi couverte d'écume." Le naufrage semblait imminent, et tous croyaient toucher à leur dernière heure. Pourtant ils devaient encore courir un plus grand danger.

Le mardi, 13 décembre 1502, les marins virent avec effroi se former une trombe marine qui tournoyant sur elle-même se dirigeait vers les caravelles. Plus morts que vifs en présence de ce phénomène alors peu connu, les matelots sentent qu'aucune manœuvre ne saurait détourner ce nouveau péril. Appelé par leurs cris, l'amiral se reconnaît incapable de combattre par des moyens humains un tel ennemi, dans lequel il croit voir l'effort de l'enfer pour empêcher sa mission sainte. Dans l'ardeur et la fermeté de sa foi, il se fait apporter le livre des évangiles et lit les sublimes paroles par lesquelles Saint-Jean commence son Evangile. Puis, au nom du Verbe fait chair, il commande à la trombe de s'éloigner et de respecter les enfants de Dieu, qui veulent faire reconnaître son règne parmi toutes les nations de la terre. En même temps, de son épée nue, il trace dans l'air le signe de la croix. Et sur le champ la trombe se détourne et, passant à côté des caravelles, elle va se perdre dans l'océan (1).

Echappé à ce danger, et arrivé, après un mois de fatigues inouïes, à l'embouchure de la Riagua, Colomb voulut y établir une factorerie pour la traite de l'or, mais il dut renoncer à cette entreprise, en face de l'attitude hostile des Sauvages. Une attaque de ces barbares contre le camp des Espagnols fut repoussée, grâce à la valeur de don Barthélémy Colomb et de Diego Mendez, le secrétaire en chef de l'escadre. Mais un détachement d'Espagnols, qui remontait le fleuve en chaloupe, fut entouré et massacré par les Indiens, à l'exception d'un seul homme qui put s'échapper et se rendre au camp. Ce désastre plongea les Espagnols dans la consternation. La tempête les empêchait de prendre la mer, et en restant au port ils se voyaient à la veille d'être exterminés par les Sauvages. Le désespoir s'emparait des équipages. Accablé de tristesse, Colomb n'avait plus de force que pour gémir, lorsque cette voix mystérieuse et divine qui une fois déjà était venue le soutenir et le reconforter, se fit entendre de nouveau à son oreille, et releva son courage abattu. Colomb lui-même, a rapporté les paroles qu'il entendit dans cette vision. Elles lui rappelaient la fidélité de Dieu à tenir ses promesses et à récompenser ceux qui le servent, lorsque le monde les trahit et les persécute. "Ne crains rien, dit cette voix, en terminant; prends confiance; toutes ces tribulations demeurent gravées sur le marbre et ce n'est pas sans raison."

En entendant ces paroles, Colomb sentit le courage renaître dans son âme, et il attendit avec confiance l'aide de la Providence. Enfin, la mer se calma, et grâce au dévouement infatigable du

---

(1) Roselly de Lorgues. Vie de C. C.

fidèle Diego Mendez, les Espagnols demeurés au camp purent rejoindre les vaisseaux. On mit à la voile, abandonnant un des navires, le *Galicien*, reconnu incapable de tenir la mer. Après quelques jours de navigation, on fut aussi obligé d'abandonner la petite caravelle la *Biscayenne*, dont l'équipage fut réparti entre les deux autres vaisseaux. L'état des bâtiments et des équipages devint bientôt tel qu'il fut impossible de continuer le voyage. On mit le cap sur Hispaniola, mais la tempête poussa les caravelles sur la côte de la Jamaïque, où, faisant eau de toutes parts, elles vinrent s'échouer dans la magnifique baie de *Santa Gloria*. Mais s'ils échappaient au naufrage, la position des Espagnols n'en devenait guère meilleure. Ils se trouvaient sur une île habitée seulement par des Sauvages, et sans aucun moyen de communiquer avec la colonie de Saint-Domingue. On ne pouvait remettre à flot les caravelles, ni en construire d'autres : tous les maîtres charpentiers avaient péri, et la tempête avait emporté toutes les chaloupes. Les insulaires, il est vrai, leur témoignèrent d'abord beaucoup d'amitié, et leur apportèrent des provisions, mais Colomb savait qu'on ne pouvait aucunement compter sur les dispositions changeantes des Sauvages. Dans cette position critique ce fut encore le fidèle Diego Mendez qui vint en aide à l'amiral, en se dévouant pour le salut de tous. Il offrit de traverser à l'*Espagnole*, dans un canot qu'on avait acheté des Indiens, entreprise d'une témérité insensée, puisqu'il s'agissait de franchir à la rame, dans une frêle embarcation, une distance de quarante lieues de large, sur une mer que les vaisseaux n'avaient pu tenir, tant elle était agitée et orageuse. Mais la Providence se manifesta d'une manière éclatante en faveur de Colomb et de son fidèle serviteur. Elle permit à ce dernier d'accomplir en quatre jours son dangereux voyage, et d'aborder sain et sauf à l'*Espagnole*.

Mendez était porteur d'une lettre que Colomb adressait aux rois catholiques. Il leur racontait les souffrances et les traverses inouïes par lesquelles il venait de passer, les nouvelles découvertes qu'il avait faites, entre autres celles des mines d'or de la Veragua. Puis il recommandait aux rois les gens de ses équipages, qui avaient si bien mérité d'être récompensés. Ne perdant jamais de vue son projet de délivrer le Saint-Sépulcre, il rappelait à ses souverains cette affaire importante, qui paraissait négligée et oubliée. Enfin, il demandait pour lui-même le paiement de ce qui lui était dû à si justes titres. Songeant alors à toutes les injustices dont il était victime, Colomb sent son cœur se briser, et comme malgré lui, il laisse échapper non l'explosion de son indignation, mais une plainte remplie de grandeur et de tristesse :

“Jusqu’à présent, dit-il, j’ai pleuré sur les autres ; maintenant, que le Ciel me fasse miséricorde, et que la terre pleure sur moi !... qu’il pleure sur moi celui qui aime la charité, la vérité et la justice !”

Arrivé au port d’Azua, l’intrépide Diego Mendez parcourut cinquante lieues, seul et à pied, à travers les forêts et les montagnes, pour rejoindre le gouverneur Ovando. Il lui fit connaître la situation critique de l’amiral. Mais l’homme qui avait refusé à Colomb un asile contre la tempête ne devait pas se montrer empressé à le secourir dans ce nouveau danger. Sous divers prétextes, il retint près de lui Diego Mendez, et ce ne fut qu’au bout de dix mois qu’Ovando se décida à envoyer une caravelle à la baie de Santa Gloria.

Dans ce long intervalle, les compagnons de Colomb, ne voyant arriver aucun secours et réduits à l’inaction, s’étaient laissés aller aux murmures. Bientôt une révolte avait éclaté, ayant pour chefs les frères François et Diego Porras, de Séville, les seuls officiers qui n’eussent pas été choisis par Colomb. Après avoir menacé avec insolence l’amiral, que la maladie clouait sur son lit, les rebelles, au nombre de quarante-huit, avaient essayé, à l’imitation de Diego Mendez de passer en canots à l’*Espagnole*, mais par trois fois la mer les avait repoussés. Ils réussirent alors à soulever les Indiens contre l’amiral et ceux qui lui étaient restés fidèles, et, à leur suggestion, les indigènes refusèrent d’apporter des vivres. Mais une éclipse de lune fournit heureusement à Colomb un moyen d’effrayer les Indiens, et de les amener à de meilleurs sentiments à son égard. Une seconde conspiration se forma à bord même des navires, et Colomb courait le plus grand danger pour sa vie, lorsqu’on vit arriver enfin la caravelle envoyée par Ovando. Mais la joie des naufragés se changea bientôt en désappointement. Au lieu des secours attendus, ce vaisseau n’apportait qu’un message du gouverneur Ovando, qui regrettait de n’avoir pas de navire assez grand pour les transporter, mais assurait qu’aussitôt qu’on le pourrait, ils seraient tirés de ce lieu. Après avoir remis son message et pris la réponse de l’amiral, le vaisseau leva l’ancre et retourna à Saint-Domingue. Cet incroyable abandon laissait Colomb à la merci des révoltés. Ceux-ci, s’enhardissant de plus en plus, vinrent attaquer l’amiral et ses gens. Colomb était malade et ne quittait pas le lit, mais son frère, don Barthélémy se mit à la tête des hommes restés fidèles, et avec cette petite troupe, s’élança au-devant de Porras et de sa bande, en tua plusieurs et mit le reste en déroute, après avoir mis hors de combat et fait prisonnier François de Porras. Privés de leur chef, les rebelles se soumirent.

Enfin, après plus d’un an passé dans la baie de Santa Gloria, Colomb vit arriver deux caravelles, l’une nolisée en son nom par

Diego Mendez et l'autre envoyée par le gouverneur Ovando. Ces deux navires, après avoir pris les naufragés à leur bord, mirent à la voile pour Saint-Domingue. Colomb fut reçu dans la colonie avec de grands honneurs, mais il ne tarda pas à éprouver les plus indignes traitements de la part d'Ovando. Celui-ci, prétendant instruire de la rébellion des Porras, commença par faire remettre en liberté, sans aucune forme de procès, le chef des révoltés, et par la suite de faire mettre en accusation ceux qui avaient défendu l'amiral. Mais ces griefs personnels n'étaient pas ce qui mettait plus de tristesse et d'amertume dans le cœur de Colomb. Il voyait l'île dépeuplée, les indiens massacrés ou réduits au plus dur esclavage. La reine Anacoana, l'amie des Espagnols, avait été, au mépris de toutes les lois, arrêtée et mise à mort par Ovando, les cinq royaumes avec leurs caciques avaient disparu.

Colomb se hâta de quitter Saint-Domingue et de retourner en Espagne. Mais, hélas ! une épreuve suprême l'y attendait. Sa protectrice et son amie, la reine Isabelle, minée par une lente maladie, touchait à sa dernière heure. Colomb aurait voulu accourir pour voir encore une fois cette souveraine tant aimée, mais retenu lui-même par la maladie, il apprit à Séville qu'Isabelle avait cessé de vivre. Cette mort, qui plongeait l'Espagne dans la désolation, brisa le cœur de Colomb. Mieux que tout autre, il avait su apprécier l'âme et l'esprit de la noble reine ; plus que tout autre il comprenait la grandeur de la perte que l'Espagne venait de faire. Cette mort enlevait à Colomb sa plus efficace coopératrice dans la découverte ; elle portait un coup fatal à ses espérances.

Désormais ce fut en vain qu'il réclama l'exécution des engagements que la couronne avait pris envers lui et le paiement de ce qui lui était dû sur les revenus des Indes. Son fils, ses frères et ses officiers réclamaient aussi l'arriéré de leur solde et l'amiral était obligé, en attendant de faire face à leurs dépenses. En vain. Colomb multipliait-il ses lettres et ses requêtes. En vain se présenta-t-il lui-même à la cour. Il ne reçut de Ferdinand que de banales expressions d'intérêt et d'estime et des promesses sur lesquelles il ne pouvait plus compter. Ferdinand, jaloux de la gloire de Colomb, avait résolu de lui enlever cette place de vice-roi et de gouverneur des Indes promise par le plus solennel des traités. Mais, plein de ruse et de détours, le roi ne formula pas de refus péremptoire. Au contraire, il répondait toujours gracieusement à toutes les réclamations. Sa politique était d'épuiser la patience de Colomb par d'interminables délais.

En attendant, Colomb se voyait réduit au plus triste dénûment. Lui, le vice-roi des Indes, le grand amiral de l'Océan, lui qui avait donné un monde à l'Espagne et l'avait rendue le plus riche royaume

de la chrétienté, il n'avait d'autre abri que les pauvres murs d'une auberge, à Valladolid. Il ne se faisait aucune illusion sur les dispositions de Ferdinand. "Lutter contre sa volonté, écrivait-il, ce serait lutter contre le vent. J'ai fait tout ce que je devais faire. Je laisse le reste à Dieu, qui m'a toujours été propice dans tous mes besoins."

Cependant la maladie, plus encore que l'âge, achevait de miner cette constitution robuste. Les fatigues exceptionnelles qu'il avait éprouvées dans son dernier voyage, la douleur profonde que lui avait causée la mort d'Isabelle, la plaie saignante que lui avait laissée la vue des souffrances des Indiens, tout cela conspirait à la fois pour hâter le terme fatal. Colomb sentit que le dernier moment approchait. Après avoir fait l'acte de ses dernières volontés, il ne songea plus qu'aux intérêts de son âme, et se tourna tout entier vers Dieu. Revêtu de l'humble habit du tiers-ordre de Saint-François, il reçut avec ferveur les derniers sacrements, qui lui furent administrés par ses amis, les Pères franciscains. Ses deux fils, ses officiers, et quelques pauvres religieux, c'était là tout l'entourage du vice-roi des Indes, à son lit de mort. Mais que lui importaient la pauvreté et l'abandon? Il allait recevoir la récompense promise à ceux qui ont pleuré, à ceux qui ont souffert pour la justice. Son intelligence, lucide jusqu'au dernier moment, était recueillie et absorbée dans la contemplation de Dieu. Lui-même répondit aux prières des agonisants. Puis prononçant les dernières paroles du Sauveur sur la croix: "Mon Dieu, je remets mon âme entre vos mains" il rendit l'esprit, le jour de l'Ascension, 20 mai 1506, à l'heure de midi.

Ses funérailles furent humbles comme sa mort. D'après ses instructions, on enferma dans son cercueil les chaînes dont il avait été chargé par l'ingratitude des hommes, et qu'il avait gardées suspendues aux murs de sa chambre. Puis les franciscains transportèrent ses dépouilles mortelles dans leur couvent de Valladolid.

Le croirait-on? Cette mort semble n'avoir causé aucune émotion. Elle n'est mentionnée par aucun des historiographes contemporains. Au bout de sept ans, le roi Ferdinand, "voulant peut-être, dit M. de Lorgues, apaiser l'accusation intérieure de sa conscience, ou effacer le souvenir de son injustice envers le héros, imagina d'ordonner que des obsèques pompeuses, aux frais de la couronne, fussent faites au grand amiral de l'Océan, et que la Castille concédât gratis deux mètres de terrain à l'homme qui lui avait donné la moitié du globe." (1) Cette cérémonie funèbre eut lieu à Séville, et le corps de Christophe Colomb fut de là transporté dans le

(1) Roselly de Lorgues. Hist. de C. C.

couvent des chartreux, à Sainte-Marie-des-Grottes. En 1536, on le transporta de l'autre côté de l'Océan, à Saint-Domingue. Pendant plus de deux siècles, le silence et l'oubli régnèrent autour de ce tombeau. Les annales de Saint-Domingue mentionnent que, vers 1770, on retrouva dans une église le tombeau de Christophe Colomb, dont les habitants du pays ignoraient l'histoire. L'île ayant été cédée à la France, l'Espagne voulut conserver les restes du grand navigateur, et, en 1795, on les transporta en grande pompe dans la capitale de l'île de Cuba. Du moins, devons-nous dire, on crut les transporter. Car de nouvelles recherches viennent de prouver que le corps de Christophe Colomb n'a pas quitté Saint-Domingue. Etrange destinée ! Le mystère qui a enveloppé si longtemps le lieu de sa naissance, semble vouloir couvrir aussi le lieu de sa sépulture. Mais encore une fois, qu'importe à Colomb et à sa mémoire ! Inspiré de Dieu il n'a travaillé que pour Dieu. Sa gloire est comme celle de son divin Maître, elle n'est pas de ce monde.

Son triomphe nous pouvons le dire avec assurance, après avoir lu sa vie et avoir admiré l'admirable spectacle de ses héroïques vertus, son triomphe est au ciel, son triomphe est éternel. Et du sein de la gloire divine, l'âme de Colomb doit encore se reporter au monde nouveau qui fut l'objet constant de ses pensées terrestres. Hélas ! où est la foi, où est la religion catholique que l'illustre navigateur venait apporter aux régions inconnues du globe ? L'hérésie, l'impiété, la Révolution l'ont chassée de presque tous les Etats que renferment les deux Amériques. Ah ! du moins, nous est-il permis d'espérer que le regard de Colomb, attristé par le spectacle de ces magnifiques empires livrés à l'esprit du mal, se repose avec satisfaction sur le Canada. Il voit ici une nation sincèrement attachée au Christ et à son Eglise, et vivant encore de la foi catholique. Puisse son intercession nous obtenir d'être toujours dignes des glorieuses et saintes destinées auxquelles la foi du grand navigateur vouait les terres qu'il venait de découvrir.

Que de dangers nous environnent ! Faibles et peu nombreux, presque perdus au milieu des nations ennemies de notre foi, notre position nous fait songer aux frêles navires de Colomb, ballottés par la tempête. Et devant nous ne voyons-nous pas se dresser cette trombe infernale de la Révolution qui passe aujourd'hui sur le monde, détruisant sur son passage les empires et les sociétés ? Pour combattre cet ennemi formidable, servons-nous des armes divines avec lesquelles Colomb fit face au terrible météore qui fondait sur sa flotte. Que l'étendard de la croix flotte toujours sur nos têtes ; que le signe du Christ soit dans nos mains et sur notre cœur ! Dans la croix, dans la croix seule est notre salut !

JOSEPH DESROSIERS.

# PISE

---

UN SOUVENIR DE VOYAGE

---

Belle Italie ! terre classique, site enchanteur de monuments si précieux ; objet des aspirations de l'homme de lettres, de l'artiste, du chrétien ! Qui n'a formé le projet de te parcourir, l'histoire en main, pour rechercher sur ton sol privilégié l'ineffaçable empreinte du génie de l'homme et vénérer la trace immortelle du passage des saints. Cette terre qui vit naître tant d'artistes, de poètes et de saints, il me fut donné de la parcourir en 1872 et le souvenir qui m'en est resté est une source de plaisir toujours renaissant. Il faudrait des volumes pour redire toutes les merveilles que mes yeux y ont contemplées et toutes les pensées qu'elles ont fait et qu'elles font encore naître en moi : pensées toujours sereines et douces lorsqu'elles planent sur le passé si glorieux de cette patrie de l'art chrétien ; passé pendant lequel la foi qui découvre les sommets de l'idéal ; le respect de la tradition qui livre aux fils les conquêtes de leurs pères et la liberté, qui jette le feu et la vie à travers les visions pures où les souvenirs antiques, semblaient s'être réunis pour faire cet heureux pays noble et grand. Pensées tristes, lorsqu'elles rencontrent cette Renaissance des Médicis, si funeste pour la foi, pour les mœurs et pour les arts. Plus tristes encore lorsqu'elles s'arrêtent sur les ruines qu'amène avec elle cette unité mensongère que poursuit aujourd'hui cette pauvre Italie, en trahissant son histoire et en foulant aux pieds ses souvenirs les plus sacrés. Eut-elle vu toutes les magnificences qui l'ont rendue si attrayante sans cette noble émulation que détruit le lâche et lourd sommeil qui engourdit les hommes dans nos centralisations modernes ?

Si vous le permettez nous retournerons, aujourd'hui, visiter ensemble un tout petit coin de cette terre de prédilection ; nous irons revoir ce qui reste de cette Pise du moyen âge, qui fut une

des glorieuses et des plus antiques cités de l'Italie. Ce reste admirable récompense amplement, à lui seul, de toutes les fatigues d'un long voyage.

Quand on pénètre dans l'enceinte de Pise que les chemins de fer d'invention moderne n'ont pas osé franchir, on est d'abord frappé de la tranquillité qui règne dans ses rues ; elles sont bien bâties, mais presque désertes, comme dans toutes les villes déchues de leur antique splendeur, plus peut-être même que les autres, car les Italiens l'ont surnommée : " Pisa morta." On dirait qu'elle est triste d'avoir perdu si complètement, sous ce vêtement neuf, le souvenir du temps où elle était grande par la gloire des armes, par le lustre des arts et par le renom scientifique de son université ; elle n'a pas même pu conserver cette célèbre tour de la faim où périrent Ugolin et ses fils.

Seuls, à l'écart dans l'angle nord-ouest de la ville, heureux de leur solitude qui n'est troublée que par quelques amis des arts, se trouvent encore réunis, sous l'égide de la religion, quatre des plus beaux monuments du moyen-âge : la Cathédrale, le Baptistère, la Tour penchée et le Campo Santo, groupe unique au monde, qui reste comme un splendide témoin de sa grandeur, de sa richesse et de sa puissance passées.

Dès le commencement du XI<sup>e</sup> siècle, Pise manifeste sa puissance par ses victoires sur les Maures et les Sarrasins, et, en 1603, elle met le siège devant Palerme qui résiste longtemps, mais finit par céder aux efforts de la flotte qui pénètre dans son port. Les Pisans trouvent là d'immenses richesses, dont ils chargent six navires entiers, et les rapportent triomphalement dans leur patrie. Par un beau contraste avec les nôtres, cette République du moyen âge qui a la foi, dont les armes sont la croix et dont le sceau porte l'image de la Vierge, ne trouve pas de meilleur emploi à faire de ce riche butin que d'élever une somptueuse église, qui fut comme un hymne perpétuel d'action de grâce au Dieu des victoires et en même temps un pieux trophée de sa gloire.

Elle eut le bonheur de trouver un de ces architectes, comme le moyen âge en a tant produit, capable de rendre dignement la belle pensée de ses concitoyens et assez peu préoccupé de sa propre gloire pour nous laisser ignorer même son nom, si ses concitoyens reconnaissants ne l'eussent immortalisé par le tombeau qu'ils lui ont élevé sur la façade même du Dôme. Nous savons donc qu'il se nommait Buschetto, mais voilà tout ! Son œuvre qu'il n'eut pas le temps de terminer, le fut après une interruption de quelques années dont les murs portent encore l'empreinte, par son élève Rainaldo. Trop considérable pour trouver place dans l'enceinte

de la ville telle qu'elle était alors, elle fut construite en dehors, sur les fondements des Thermes d'Adrien dont les ruines existaient encore.

Cinq étages d'arcades revêtent la façade de leurs portiques superposés. Toutes les formes antiques y reparaissent, mais remaniées. Les colonnes extérieures du temple grec sont ici réduites, multipliées, élevées en l'air, et du soutien ont passé à l'ornement. Le Dôme s'est effilé et sa pesanteur naturelle s'allège sous une couronne de fines colonnettes à mitre ornementée qui le ceignent par le milieu de leur délicat promenoir. Aux deux côtés de la grande porte, deux colonnes corinthiennes s'enveloppent d'un luxe de feuillages, de calices, d'acanthes épanouies et tordues, et du seuil, on voit l'église avec ses quatre files de colonnes sveltes et brillantes qui la séparent en cinq nefs et montent comme un autel de candélabres. Une seconde allée, le transept, aussi richement peuplée, traverse en croix la première et, au-dessus de cette futaie corinthienne, des files de colonnes plus petites se prolongent et s'entrecroisent pour porter en l'air le prolongement de la quadruple galerie. On compte plus de 450 colonnes dans tout l'édifice, dont deux, dans le chœur, sont en porphyre avec des chapiteaux admirablement sculptés par Staggi (1652) et Foggini (1737). D'ailleurs, tous les détails de l'ornementation, quoiqu'ils aient beaucoup souffert de la chute du toit causée par un incendie en 1596, sont d'une beauté remarquable.

Les Pisans justement fiers de ce chef-d'œuvre qui leur rappelait leur antique prospérité et qui satisfaisait en même temps leur foi, leur patriotisme et leur piété filiale, en firent comme le centre de leur vie. Devaient-ils entreprendre une guerre, une croisade où une affaire importante quelconque? ils se réunissaient au Dôme, et ces glorieuses délibérations de citoyens libres s'accomplissaient à l'ombre du sanctuaire. La peste venait-elle à éclater? toutes les prières convergeaient vers le Dôme; c'était au Dôme, qui lui était consacré, qu'on prenait la fameuse "Madonna di sotto gli organi," pour l'y reporter processionnellement. Ils y entassaient tous leurs souvenirs, tous leurs trophées, et par une naïveté qui ferait sourire notre pauvre siècle sceptique, ils y suspendirent la peau du célèbre serpent de Migliarino qui avait causé tant d'effroi dans les environs.

Cette vénération et cet amour pour ce glorieux monument se conçoit facilement, quand on a ressenti l'impression que font ces nefs immenses, lorsqu'on y pénètre. On est saisi d'une véritable émotion au milieu de cette forêt de colonnes où se perdent mystérieusement quelques filets de lumière; dans cette pénombre où

tant de perspectives hardies et imprévues se lèvent devant vous en changeant sans cesse ; sous ce toit merveilleux qui abrite à la fois le génie antique, l'art mystique du moyen âge et les souvenirs de huit siècles. Aussi exerça-t-il une telle séduction sur l'Italie entière que, pendant deux cents ans, elle vint y chercher ses modèles.

Sortons un moment de ce beau Dôme où nous nous réservons de revenir encore, avant de quitter Pise, pour y admirer ce que la sculpture et la peinture ont fait pour ajouter à sa magnificence. En face nous trouvons le Baptistère, dédié à saint Jean. Les fondations en furent jetées en 1153 par Dioti-Salvi, comme nous l'apprennent deux inscriptions gravées sur les premiers piliers de chaque côté de l'entrée. C'est un simple dôme isolé, circulaire et pyriforme, posé sur des murailles revêtues, comme le Dôme, de colonnettes et soutenues par des arcades corinthiennes. Il se terminait autrefois par un cône tronqué semblable à celui de l'ancienne église du Saint-Sépulcre de Jérusalem. Ce ne fut que vers le XV<sup>e</sup> siècle qu'on l'entoura de la lourde calotte hémisphérique et des fioritures gothiques qu'on y voit aujourd'hui et qui sont si peu en harmonie avec la simplicité noble et sévère du soubassement. A l'intérieur, trois gradins sont disposés tout autour de l'église et forment un espèce d'amphithéâtre qui facilite aux fidèles la vue des cérémonies. Huit colonnes isolées et quatre piliers à chapiteaux et bas-reliefs antiques soutiennent la loge du premier étage. Plusieurs de ces colonnes furent amenées de l'île d'Elbe et de la Sardaigne. La voûte à l'intérieur a conservé la forme conique, mais on l'a fermée en y ajoutant une petite calotte. Sous la coupole est un riche bassin octogonal en marbre blanc dont les huit pans sont ornés de rosaces très-détaillées et sculptées, dit-on, par le Siennois Lino. Il est élevé sur trois degrés et servait au baptême par immersion. Si l'on en croit Vasari, les colonnes, les pilastres et les voûtes du rez-de-chaussée et du premier étage furent élevés dans l'espace de quinze jours ; mais alors on dut, faute d'argent, suspendre les travaux, et malgré les dons généreux de Roger, roi de Sicile, il fallut, en 1164, faire appel au zèle religieux et patriotique des Pisans. Une contribution volontaire d'un florin par feu, à laquelle s'associèrent 34,000 familles, mit bientôt à même de terminer l'édifice.

La cathédrale, dotée d'un baptistère, manquait encore d'un campanile, et les Pisans, qui avaient admiré celui de Saint-Marc à Venise, résolurent d'en élever un plus magnifique. Ils confièrent cette tâche patriotique à Bonanno, qui s'était déjà distingué dans la composition et la fonte des portes en bronze du Dôme et dans

l'érection des nouveaux remparts. Il sut se montrer à la hauteur de sa nouvelle mission et créa une œuvre originale et harmonieuse, tout en s'inspirant des éléments d'architecture du Dôme et du Baptistère.

Le campanile se compose de 15 entre-colonnements au rez-de-chaussée et de 30 dans les galeries supérieures. Nous n'essaierons pas à en donner une description, il faut ici, comme pour le Dôme, avoir recours au moins à la gravure concevoir une idée de sa beauté. Il fut commencé en 1174 sur une fondation large et profonde, appuyée sur un nombre infini de pilotis ; mais Bonanno fut moins heureux pour sa construction que dans le choix des formes élégantes qu'il avait su trouver, car, à peine arrivé à 36 pieds au dessus du sol, il commença à pencher vers le sud. En élevant les première, seconde et troisième galeries il apporta successivement des corrections de niveau d'un pouce et un quart, d'un pouce et trois quarts et de deux pouces et trois quarts, qui indiqueraient déjà un enfoncement de cinq pouces et trois quarts. C'est alors que craignant sans doute une catastrophe, il suspendit les travaux, qui ne furent repris que 60 ans plus tard. Guillaume d'Inspruck eut la témérité d'entreprendre l'achèvement périlleux de cette belle tour qui, pendant la suspension des travaux, avait atteint une inclinaison de onze pouces et demi. Après avoir reconquis le niveau en donnant cinq pouces et trois quarts de hauteur de plus aux colonnes du sud au quatrième étage, il fut obligé d'en donner trois et un quart à celles du cinquième, et trois et trois quarts au sixième, pour remédier à de nouvelles inclinaisons. Mais devant l'impossibilité de maîtriser la compression du sol, les travaux durent encore être abandonnés, et ce ne fut qu'au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle que Thomas de Pise eut l'audace de terminer ce beau monument qui semblait voué à la destruction, et le consacrer à sa véritable destination en posant le couronnement destiné à recevoir les cloches. Par une ordonnance aussi gracieuse qu'originale, en retraitant au moyen de degrés et faisant ainsi correspondre cinq entre-colonnements du dessous avec chacun de ceux du dessus, il raccorda admirablement ce dernier étage au reste de l'édifice. Là encore, les efforts de redressement sont visibles. Un fil à plomb, tombant du sommet de cette tour extraordinaire, s'écarte de 13 pieds et 10 pouces de sa base, et malgré cette position si peu conforme aux lois ordinaires de l'équilibre et une hauteur de 177 pieds, elle est d'une solidité peu ordinaire, comme en font foi les sept grosses cloches qu'on y sonne chaque jour.

Cette inclinaison servit à Galilée à faire des expériences célèbres

sur les lois de la gravitation, comme la grande lampe de bronze suspendue dans la nef du Dôme le mit, par ses oscillations, sur la voie de la théorie du pendule.

Pise avec les trois beaux monuments que nous venons d'étudier serait déjà bien attrayante pour l'artiste ou l'amateur intelligent qui sait apprécier les beautés de l'art. Mais elle a le bonheur de posséder un autre monument, unique dans son genre, le Campo Santo. L'architecture, la sculpture et la peinture semblent s'être données la main pour imprimer à ce monument, par leurs chefs-d'œuvre réunis, un caractère d'imposante et sévère beauté qui laisse, dans la mémoire de celui qui a pu l'admirer, une empreinte ineffaçable. A l'extérieur il ne présente qu'une longue barrière d'arcades closes où viennent se briser tous les bruits du dehors ; rien non plus ne s'échappe de sa porte close, si ce n'est la voix muette d'un mort, qui interpelle les passants par cette inscription : "Aspice qui transis miserabilis ; inspice qui sis ; sum quod eris quo die ; tali namque domo clauditur omnis, hoc es ipse fui pro me. Quisquis ades qui monte cades, sta ; post lege ; plora ; precor, ora !" — Regarde, pauvre passant ; vois qui tu es. Je suis ce que tu seras un jour ; ce que tu es aujourd'hui, à ma place, je l'ai été, car chacun est enfermé dans une pareille demeure. Toi qui tomberas de la montagne, arrête, puis lis. Pleure ; je t'en conjure, prie !" Apostrophe dont l'énergie est digne de Dante et dont l'imposante tristesse s'harmonise merveilleusement avec l'édifice contemporain du grand poète ; elle exprime admirablement, ce que fait penser cette sévère façade.

Le plan choisi par l'artiste créateur de ce chef-d'œuvre s'adapte mieux qu'aucun autre à un cimetière : c'est celui d'un cloître, lieu de prière, de recueillement et de silence, où tout s'ouvre à l'intérieur pour laisser voir le ciel, et où rien ne vient troubler la paix dans laquelle se sont endormies tant de générations. Il a la forme d'un parallélogramme allongé, dont le centre présente un tapis de verdure entouré d'un portique de 62 arcades à plein cintre, d'une construction très soignée en marbre blanc tiré de montagnes de Pise. Les arcatures gothiques et les colonnes en fuseaux qui remplissent les grandes baies ont été ajoutées par la suite. On dit que ces belles dentelles, qui découpent si mystérieusement la lumière, étaient autrefois fermées par des vitraux avec des figures dignes du reste de l'édifice. Ce cimetière incomparable, le plus beau qu'ait produit le moyen âge, repose sur de la terre du Calvaire. A leur retour de Palestine, au commencement du XIII<sup>e</sup> siècle, les Pisans en rapportèrent une masse équivalente à la charge de 500 vaisseaux de 300 tonneaux chacun, qu'ils déposèrent auprès

de la cathédrale dans l'intention d'y construire un cimetière pour remplacer celui qui s'étendait à l'ombre de l'église, et qui était devenu trop humide par suite de l'élévation du lit de l'Arno.

En 1278, ils confièrent l'exécution de ce projet à Jean de Pise, qui suivait glorieusement les traces de son père, Nicolas de Pise, et qui s'était déjà acquis une magnifique réputation par des travaux à Prato, à Pistoia, à Pérouse, à Arezzo et surtout à Sienne, peut-être même avait-il déjà orné de son ciseau, à Pise, cette belle église de la Spina dont les ornements sont plus ciselés que sculptés : car, comme son père, il fut aussi sculpteur habile en même temps que grand architecte. Sans sortir des monuments que nous venons de parcourir nous pouvons en avoir de nombreuses preuves : au dessus même de la porte d'entrée du Campo Santo, nous trouvons un petit édicule gothique en marbre soutenu par de légères colonnettes en rouge de Campiglia. Il renferme six belles statues : au milieu, la Madone tient l'Enfant dans ses bras et garde le recueillement convenable à cette scène d'adoration ; les vêtements, l'attitude, les visages, tout respire le calme le plus parfait. Aux pieds de la Mère de Dieu, le sculpteur a disposé deux figures suppliantes, représentant Pietro Gambacorti et l'artiste lui-même, et debout, de chaque côté, saint Jean-Baptiste et saint Jean-l'Évangéliste. En admirant ces belles statues on est surtout frappé de l'harmonie qu'elles ont avec ce qui les entoure ; on sent que l'auteur est à la fois architecte et sculpteur, et qu'une même pensée traçait les lignes du monument et les couvrait d'ornements : ces statues perdraient une partie de leur prix, si on les retirait de leur gracieux encadrement.

Le Campo Santo, qui est devenu un des plus précieux musées de l'Europe, possède beaucoup d'autres statues par Nicolas et Jean de Pise et par d'autres artistes non moins célèbres ; il est aussi rempli de nombreux sarcophages antiques et de monuments remarquables, mais il serait beaucoup trop long de les décrire tous ; nous ne nous arrêterons donc, pour le moment, que devant ce beau monument du comte Mastiani pour y admirer une statue célèbre : l'Inconsolable de Bartolini. Assise sur une pierre, immobile, le regard levé vers le ciel, elle semble insensible à tous les bruits de ce monde ; son attitude tout entière répond à cet abattement de l'âme. Toutes les qualités qui distinguent les œuvres de Bartolini se retrouvent ici : la justesse des proportions et ce calme classique si rare dans les œuvres de la sculpture moderne ; les draperies jetées avec grâce ; en un mot tout y respire cette noble simplicité et cette pureté que l'on admire tant dans les chefs-d'œuvre antiques.

L'intérêt qu'offre le Campo Santo s'accroît encore de ce qu'il fut en quelque sorte le berceau de l'école de peinture toscane. Les murs pleins qui ferment le cloître sont couverts, à l'intérieur de belles fresques que tiennent en grande vénération tous les vrais amis des arts. Malheureusement pour nous, plusieurs ont péri par les ravages du temps et le vandalisme du siècle dernier ; peut-être même que tous ces chefs-d'œuvre de sculpture et de peinture n'existeraient plus qu'à l'état de souvenir, sans les soins intelligents du Vénitien Carlo Lasinio, qui fut nommé conservateur du monument par la princesse Elisa Baciocchi.

Dès le premier pas que nous faisons en tournant à gauche dans le Campo Santo, nous rencontrons un nom célèbre entre tous ; celui d'un artiste, qui de petit pâtre dessinant ses brebis sur le sable avec une pierre pointue, devint le rénovateur de l'art, et dont le génie embrassa bientôt tous les arts connus de son temps : il fut en effet architecte, ingénieur, sculpteur, peintre, mosaïste, miniaturiste et poète, et laissa dans chacun de ces arts des monuments immortels. Nous n'avons pas besoin de nommer Giotto, l'ami et le confident du Dante, de ce génie incomparable pour qui l'art, pris dans sa plus haute acception, ne fut pas moins sacré que la poésie.

Giotto fut le premier à exercer ses pinceaux sous ces splendides galeries ; il y traça en quatre grandes compositions l'Histoire de Job. Le choix de ce sujet lui a été évidemment suggéré par les leçons de l'office des morts, qui sont toutes prises dans le Livre de Job. Deux de ces compositions ont entièrement disparu : parmi les scènes qui subsistent encore, on remarque celle où le démon, devant le trône de Dieu, obtient le pouvoir de tourmenter le saint homme ; mais surtout, celle où Job est visité par ses amis ; scène palpitante d'intérêt et de vérité : Job s'y montre admirable de résignation ; celui de ses amis qui parle, écrasant de reproches ; les deux autres sembleraient plutôt se laisser toucher par un peu de commisération ; derrière eux dans la foule, on reconnaît Eliu, ce jeune homme, qui doit bientôt faire de si beaux discours, se montre déjà plein de tout ce qu'il veut dire.

Pendant près de deux siècles les artistes devaient se succéder pour décorer ces vastes murs. Par un étrange contraste, les fresques de Giotto, qui inaugurerait en Italie la révolution que tous les historiens saluent comme le triomphe de la civilisation sur la barbarie des âges précédents, se trouvent à côté des dernières qui furent exécutées au XVII<sup>e</sup> siècle, alors que la peinture était déjà en pleine décadence. Celles-ci couvrent tout le mur de l'ouest et représentent l'Histoire d'Esther, par Agostino Ghirlando, et celle

de Judith, par Paolo Guidotti. En étudiant attentivement ces monuments de la peinture produits à deux siècles de distance et si différents entre eux, on acquiert bientôt la conviction profonde que pour l'art, le principe de vie ou de mort est la recherche de l'idéal ou l'imitation servile de la nature ; l'élan vers l'infini ou l'abaissement vers les sens. Sans doute, cette réforme qu'inaugurerait Giotto dans la peinture, ce dessin plus pur, cette apparition timide de la nature, étaient un progrès sur les grandes et austères mosaïques des siècles précédents ; mais pour nous qui avons été témoins de ce débordement de l'art qui renverse l'homme de son trône pour l'ensevelir sous la matière ; qui ne fait plus un paysage pour l'homme, mais l'homme pour le paysage ; il nous faut bien avouer que là était le germe d'où devait sortir plus tard cette décadence dont nous voyons les tristes fruits ; décadence qui pourrait nous faire regretter cet art purement idéal que le christianisme avait produit, et auquel les grecs visaient déjà. Nous lisons en effet dans Platon : " L'artiste qui, le regard fixé sur l'être immuable et se servant d'un pareil modèle en reproduit l'idée et la vertu, ne peut manquer d'enfanter un tout d'une beauté achevée, tandis que celui qui a l'œil attaché à ce qui doit passer avec ce modèle périssable, ne fera rien de beau. " Ce n'est pas que nous voulions exclure la nature des rêves de notre idéal chrétien ; non certes, car comme le disait un de nos plus illustres évêques : " Qui ne sent que la nature est belle ? Quelle âme, en face de ces splendeurs des cieux, de ces magnifiques élans des montagnes et de l'Océan, en face de cette terre avec ses fleuves, ses forêts, ses riantes prairies, ses fleurs embaumées..... quelle âme ne sent au fond d'elle-même la mystérieuse impression de la beauté ? Mais si belle que soit la nature physique, qui ne sent aussi que les choses de l'intelligence surpassent en beauté les choses matérielles ? Ne suffit-il pas de considérer les reflets de la pensée sur le visage de l'homme pour sentir que l'homme est le roi de la nature ? Non, tous les rayonnements de la matière n'égalent jamais le rayonnement de l'esprit. Le soleil, si beau qu'il soit, brilla-t-il jamais, comme l'œil de l'homme, des feux du génie ? "

Heureusement pour l'art, entre les informes essais des prédécesseurs de Giotto, d'où la nature est bannie, et cette représentation de la matière qui ensevelit l'homme sous la végétation qui l'entoure, ou sous les plis luxuriants de sa chair, il existe une limite de beauté accomplie : entre Cimabuë et Rubens, il y a Fra Angelico et Raphaël. Passons donc avec mépris devant les œuvres de ces peintres qui se sont faits les esclaves de la nature : Giotto et les autres peintres dont nous avons encore à admirer les œuvres sont

exempts de cette servilité ; nous restons avec eux dans la région de l'idéal à laquelle la nature ne se mêle que pour fournir des cadres gracieux ; nous reconnaissons leur inexpérience, mais aussi les qualités qui leur sont propres et nous ne nous laissons pas de contempler ces figures austères ou gracieuses, ces traits énergiques, image fidèle des caractères fortement trempés qui remplirent l'époque héroïque du moyen âge. Ce seul pan du Campo-Santo a été livré aux pinceaux serviles de ces tristes victimes de la Renaissance, et, tournant à droite dans la longue galerie parallèle à celle d'entrée, nous trouvons des œuvres plus dignes du monument. Les cinq premiers compartiments, longtemps attribués à Buffalmacco, mais restitués depuis à leur véritable auteur, Pietro di Puccio, d'Orvieto, représentent : une Allégorie de l'Univers, la Création, la Mort d'Abel, l'Arche de Noé et le Déluge. Nous passerons encore ici, sans nous arrêter, car nous n'en finirions pas si nous voulions décrire chaque fresque et pénétrer dans les perspectives infinies qu'ouvre la peinture pour ceux qui ont appris à comprendre ce qu'elle sait dire de l'âme humaine et du monde idéal, en son muet langage.

D'ailleurs un nom plus illustre réclame notre attention ; Benozzo Gozzoli est, en effet, l'auteur des 24 fresques qui couvrent la plus grande partie de cette galerie. Né à Florence en 1424, il eut le bonheur d'être l'élève favori et le coopérateur du bienheureux Fra Angelico. En 1468, il commençait dans le Campo Santo cette œuvre immense, que Vasari dit capable d'épouvanter toute une légion de peintres, et qui a rendu son nom si justement immortel. Tous les faits les plus saillants de la Bible, depuis Noé jusqu'à Salomon, sont ici rendus avec une profusion de beautés poétiques que font encore ressortir les contrastes si bien ménagés que nécessitent la diversité des scènes et des caractères : poésie d'innocence et de simplicité rurales dans la charmante épisode de vie patriarcale représentant les Filles de Noé faisant la Vendange, et dans le Sacrifice d'Abraham qui est un mélange de poème pastoral et d'hymne religieux. Poésie d'amour naïf et de joies domestiques dans le Mariage d'Isaac avec Rebecca et dans la Naissance de Jacob et d'Esau. Poésie guerrière et poésie triomphale dans la Victoire d'Abraham sur les Rois ligués contre lui, et dans la Victoire du jeune David sur le géant Goliath. Enfin poésie de terreur, la plus sublime et la plus saisissante de toutes, dans la Destruction de Sodôme, que Benozzo a su rendre avec une verve que Michel-Ange seul a pu surpasser. Il faudrait une trop longue énumération pour signaler dans ces 24 compartiments les divers genres de beautés qu'ils expriment : il suffit de dire que, dans le cours de cette longue tâche qui employa seize années consécutives et à laquelle il tra-

vallait encore dans ses vieux jours, ce peintre séduisant a trouvé moyen de développer son génie dans toutes les directions possibles. Benozzo n'avait d'abord été appelé à Pise que pour peindre une "Annonciation" et une "Adoration des Mages", qui se trouvent au-dessus de la porte d'une des deux chapelles qui s'ouvrent sous cette galerie ; mais les Pisans ravis par la nouveauté de son coloris s'animant sous un soleil réel et devenant ainsi plus clair, plus varié, plus naturel et concourant à l'effet général par des contrastes d'ombre et de lumière ; étonnés aussi par des effets de perspective encore presque inconnus, lui confièrent la suite des fresques. C'est qu'en effet, avec cet artiste, qui a cependant conservé mieux que ses contemporains la candeur primitive, on aperçoit les horizons de la Renaissance qui grandissent rapidement : avec lui, nous quittons ces personnages roides et compassés, mais aussi nous perdons cette simplicité naïve qui nous charmait ; avec lui la grâce se répand partout, mais c'est aux dépens de la pensée mystique ; chez lui, la figure humaine est plus réelle, mieux dessinée, mais elle perd en même temps son importance sous les accessoires qui la dominent ; elle n'occupe plus, dans les nouveaux cadres, le trône de l'intelligence que les anciens lui réservaient.

Dans la galerie de l'est nous avons deux peintures médiocres de Rondisoni : le Festin de Balthasar et le Roi Osias. Puis trois compositions de Buffalmacco : l'Ascension, la Résurrection et le Crucifiement. Mais comment nous arrêter devant ces tableaux lorsque sous nos yeux, tout à côté, sur le mur de la galerie d'entrée se trouve le célèbre "Triomphe de la Mort", d'Andrea Orcagna. C'est, en effet, une des moralités pittoresques les plus terribles que la main humaine ait jamais tracées. Au centre, on voit la Mort, personnifiée, non pas comme de nos jours sous les traits d'un Squelette, victime lui-même de la mort, mais sous ceux d'une puissante Furie : en considérant ses traits durs et anguleux, son teint livide, sa chevelure flottante, ses ongles crochus et l'ample envergure de ses ailes, on sent bien que nul ne pourra résister aux coups de sa large faux. Derrière elle, deux Génies tiennent déployée cette proclamation : "Pour se défendre, ni le savoir, ni la richesse, ni la noblesse, ni la prouesse ne servent de rien contre les coups de celle-ci : par rapport à elle, tout cela même ne compte pas. O lecteur, prends-y garde ! point de prétexte, tiens-toi toujours prêt : frappé en état de péché, ton péché serait immortel !"

En effet, là où elle vient de passer, gisent, pêle-mêle sans distinction, de savants docteurs, de riches bourgeois, des princes, des cardinaux et des évêques ; un chevalier tout bardé de fer a succom-

hé comme les autres, malgré son épaisse armure. Voilà que l'impitoyable faux plane maintenant sur un bosquet d'orangers, prête à frapper des gens du monde qui se livrent à leurs plaisirs, sans songer au coup qui les menace. Derrière elle, au contraire, des misérables qu'elle a épargnés, l'implorant comme un remède à leurs maux : "Puisque le bonheur nous a délaissés, lui disent-ils, "O Mort ! remède de tous les maux, ah ! viens nous donner le "suprême repos !" Plus loin, trois princes, accompagnés d'une suite brillante et nombreuse, rencontrent, au milieu d'une partie de chasse, trois tombeaux ouverts où gisent en putréfaction un pareil nombre de corps qui ont aussi porté des couronnes. C'est un avertissement pour ces princes et pour leur suite, qui sont d'autant mieux avertis qu'un pieux solitaire, saint Macaire probablement, se rencontre là tout exprès pour leur adresser de salutaires exhortations. En profitent-ils ? Ils le donnent peu à espérer. Ils sont désagréablement impressionnés ; cette vue les importune. Parmi eux, il en est qu'elle fait réfléchir ; il en est qui s'y attachent avec une certaine curiosité ; il en est qui détournent le regard ; il en est qui trouvent seulement que cela sent mauvais. Il n'y a, dans le groupe, qu'une jeune princesse qui, prêtant l'oreille aux paroles du solitaire, en prend vraiment l'occasion de se donner à Dieu. Tous les autres chercheront plutôt à s'étourdir, et quand la mort viendra, dans quelques heures peut-être, si poignante qu'ait été la leçon, ils n'en seront pas moins surpris. Tout ce qui a vie dans ce monde doit donc mourir ; et, pour le mieux affirmer, voici, jusque dans un moindre détail, un renard qui saisit une poule. Un moyen existe pourtant de se montrer supérieur à la mort, on dirait presque de ne pas mourir. Voyez, en effet, cette pieuse Thébaïde qui a trouvé place dans une partie supérieure du tableau : ce sont des vieillards qui l'habitent, car c'est là que les années s'accumulent sans faire sentir leur poids, et les animaux qui les entourent semblent eux-mêmes à l'abri des coups de la mort, tant ils sont paisibles, les uns et les autres, sur leurs collines verdoyantes. Est-ce à dire qu'une vie consacrée à Dieu ne doit pas finir ? Elle finira, mais comme finit le jour, par un doux sommeil suivi bientôt du réveil. Alors, la mort ne vient pas comme un coup ; elle ne remporte aucune victoire : elle est vaincue, au contraire. Cette œuvre admirable nous donne une leçon d'une morale plus haute encore dans la pensée du partage qui s'opère au moment où est porté le coup décisif. Alors l'Âme représentée ici sous la forme d'un enfant, beau symbole de la petitesse de l'homme prêt à paraître devant le souverain juge, l'âme, disons-nous, affranchie par la mort, s'échappe du corps ; si sa vie a été vertueuse.

son bon ange vient à sa rencontre et l'emmène au séjour de la paix : telle l'âme de ce bon évêque, qui, dans ce moment, s'exhale de sa bouche. Mais malheur à vous, si votre vie n'a pas été pure : la sainteté de l'habit, qui a pu dissimuler les désordres de votre conscience, ne vous sauvera pas, et c'est en vain que l'âme de cette religieuse réclame contre le démon qui l'étreint. La malheureuse tient une bourse à la main : elle n'avait pas observé son vœu de pauvreté, et son sort ne sera pas différent de celui de ce riche financier dont l'âme, saisie par les cheveux, n'essaie même pas de réclamer et s'en va comme d'elle-même vers le gouffre enflammé où les démons vont précipiter toutes celles qui leur sont livrées. Plus haut, une de ces âmes est disputée au bon ange par le démon : il faut croire qu'elle a laissé prise à l'ennemi sur elle pendant la vie : cependant sa pénitence a été suffisante, car son protecteur va l'emporter.

A droite du Triomphe de la Mort, Orgagna a peint le Jugement dernier. Au milieu, assis dans des nimbes formés d'arcs-en-ciel, on voit le Sauveur et sa Mère. Le souverain juge, d'un geste qui montre aux hommes les stigmates de la Passion, prononce l'arrêt irrévocable ; la sainte Vierge penche la tête du côté des condamnés, et les suit d'un regard miséricordieux et maternel jusqu'aux bords de l'abîme où les démons les entraînent. Elle domine les apôtres rangés en demi-cercle, de chaque côté du tribunal. Au-dessus des apôtres, trois anges de chaque côté exaltent les instruments de la Passion comme les pièces de conviction de ce procès suprême. Entre les deux nimbes qui entourent Jésus et Marie, et à leurs pieds, deux anges sonnent de la trompette. Un autre, effrayé de ce jugement terrible, se voile à demi la face et se ramasse en lui-même pour secouer un frisson de terreur, tandis que saint Michel, debout, immobile, tient de chaque main les irrévocables sentences, comme les poids de la balance éternelle. Dans le bas, malgré les multitudes qui sortent des sépulcres, tout se passe dans l'ordre le plus parfait : à gauche, d'un geste, les anges repoussent les damnés ; à droite, les élus sont dans les transports de la joie, de l'admiration et de l'action de grâce ; au centre, un moine prévaricateur, qui, à la faveur de son habit avait essayé de se glisser parmi les élus, est renvoyé par un ange à sa juste place ; tandis qu'au contraire, un autre ange ramène, comme en triomphe vers la droite où un troisième lui montre la place qui lui est réservée, un jeune homme qui, au milieu du monde, avait conservé son âme pure ; tout au bas, Salomon sort du tombeau, indécis du sort qui l'attend, il semble vouloir retarder, par des lenteurs calculées, le prononcé d'un arrêt qu'il redoute. L'a i e

exprime par là les doutes que le fils de David a laissé planer sur son sort par les fautes dont il a terni les dernières années de son règne.

Nous nous sommes arrêtés longuement à contempler ces deux chefs-d'œuvre, et il nous faudra maintenant passer rapidement devant les autres peintures qui couvrent ce mur. Ce sont : l'Enfer, par Bernardo Orcagna, œuvre inférieure et de plus devenue méconnaissable par les restaurations malavisées d'un nommé Solazzino. Une vie des Pères du Désert, par Pietro Lorenzetti. Une Assomption, attribuée à Simone Memmi. La vie de saint Renier, patron de Pise, en six compartiments, dont trois par le même Simone Memmi, et trois par Antonio Veneziano, et enfin la Vie de saint Ephèse, par Spinello Spinelli, dont trois compartiments, sur les six qu'il avait peints, subsistent encore. Malgré le mérite de ces œuvres, elles sont loin de valoir les deux précédentes qui sont sans contredit la merveille du Campo Santo, surtout ce "Triomphe de la Mort," où l'on ne peut assez admirer la beauté du contraste vraiment dramatique de ces malheureux dont la Mort néglige les supplications, pour porter ses coups vers ce bosquet qui semble l'asile du bonheur et où l'artiste, avec un charme merveilleux, a su réunir toutes les délices du monde : voyez-y ces jeunes gens, ces jeunes femmes qui conversent et chantent ensemble, tandis que des amours voltigent sur leurs têtes et leur lancent des traits. Et, du côté opposé, comme pendant aux brillantes et trompeuses vanités du monde, voyez l'étonnante antithèse de ces trois rois debout devant trois rois morts. Et ce "Jugement dernier," bien qu'inférieur peut-être au "Triomphe de la Mort," nous n'hésiterons pas à lui donner la préférence sur celui de Michel-Ange, de cet artiste qui fut la gloire de la Renaissance. Il est vrai que celui-ci est un chef-d'œuvre d'anatomie, mais était-ce là le but ? et si l'on préfère le sentiment à la chair, même austère, la peinture du ciel aux images de la terre, il faut donner le premier rang au peintre du moyen âge. Chez Michel-Ange, le Christ n'a plus cette solennelle tranquillité du juge souverain ; Marie, dépouillée de son trône mystique, n'est plus la reine du ciel, mais une simple femme effrayée. Chez lui, les décrets célestes ne s'exécutent plus avec cet ordre solennel qui en rehausse la puissance ; le désordre, au contraire, règne partout et rejailit du milieu de la troupe des damnés jusque dans les rangs désunis des bienheureux. D'ailleurs l'austère et grand artiste, vers la fin de sa vie, s'accuse lui-même et se repent d'avoir tant donné à la science du corps et si peu à l'art spiritualiste.

Le Campo Santo conserve encore d'Orcagna deux madones

sculptées, dont la grâce et le sentiment prouvent que ce grand homme excellait dans tous les genres. L'une est malheureusement mutilée, mais la seconde, d'une conservation parfaite, est un modèle.

Si le temps ne nous pressait, nous resterions encore longtemps dans ce Campo Santo dont le silence mystérieux et les beautés artistiques nous charment et nous attirent, mais il nous faut retourner dans le Dôme dont nous avons déjà admiré l'architecture et, en passant, nous arrêter pour voir dans le Baptistère une belle chaire sculptée par Nicolas de Pise. Les Pisans savaient apprécier ce chef-d'œuvre et attachaient un si grand prix à sa conservation, que le Samedi saint, jour où la foule inondait l'intérieur du Baptistère, l'autorité déléguait un de ses officiers avec des gardes pour en protéger les sculptures, et lui faisait jurer de les conserver intactes. Elle est isolée et repose sur sept colonnes de marbres précieux dont une au centre et six autour. De ces six, trois sont portées par des lions. Elle est à six pans, dont cinq sont ornés de bas-reliefs en albâtre oriental d'une si grande transparence que le soleil les traverse et découpe, à certaines heures du jour, leurs figures sur un fond brillant comme l'or. La corniche d'appui et les colonnettes qui la soutiennent sont en brocatelle rouge. Ces bas-reliefs qui représentent la Naissance du Sauveur, l'Adoration des Mages, la Présentation au Temple, le Crucifiement et le Jugement dernier, rappellent les chefs-d'œuvre antiques et sont vraiment dignes de la richesse des matériaux.

Le Dôme possédait autrefois une chaire construite à peu près sur le même modèle par Jean de Pise. Elle fut renversée par l'incendie qui ravagea l'église; ses débris sont maintenant dispersés dans la cathédrale et dans le Campo Santo, et font foi de sa magnificence.

Le maître-autel de la cathédrale, surmonté d'un beau crucifix en bronze, de Jean Bologne, est en vert antique et en lapis-lazuli; il date de 1774. Les douze autels de la nef et du transept sont l'œuvre de Stagi, et l'on prétend que ce fut d'après des dessins de Michel-Ange.

La marqueterie des stalles du chœur est d'un travail remarquable.

Les sujets de quelques uns des vitraux sont empruntés aux peintures du Campo Santo et datent du XIV<sup>e</sup> et du XV<sup>e</sup> siècles.

Parmi les peintures qui décorent aujourd'hui le Dôme, on remarque plusieurs beaux tableaux d'Andrea del Sarto, parmi lesquels brille une charmante sainte Agnès.

Beaucoup de beaux tombeaux ajoutent encore à l'intérêt qu'offre

ce beau temple ; on y admire surtout celui de saint Renier, par Foggini.

En parcourant ces quatre splendides monuments en marbre, deux choses frappent surtout le voyageur attentif. Il se demande la cause de tant de grandeur contrastant avec la petitesse actuelle, et pourquoi cette ville qui avait trouvé chez elle des architectes et des sculpteurs capables d'élever de tels monuments, qui avait fourni des artistes à toute l'Italie, semble n'en plus avoir lorsqu'il s'agit de les décorer : toutes les peintures du Campo Santo et du Dôme sont, en effet, d'artistes étrangers.

Hélas ! sa gloire, comme toutes celles de ce monde, fut de courte durée. L'année même qui vit s'achever la construction du Campo Santo, la plus belle œuvre de Jean de Pise et la dernière gloire artistique de sa patrie, voyait aussi la célèbre bataille de la Méléria (1284), qui fut pour Pise un désastre irréparable ; et, chez elle, la décadence des arts suivit pas à pas la décadence politique, qui depuis lors alla toujours s'aggravant. Après la mort de Jean de Pise, les quelques artistes, héritiers des talents de leurs pères, qui parurent encore, ne purent les employer au service de leur patrie, désormais trop pauvre pour retenir dans son sein la brillante école qui s'y était formée. Bientôt, Florence, cette ennemie jalouse et impitoyable, lui porta le dernier coup en lui enlevant la liberté (1509) raison de sa grandeur, et en rasant ses innombrables tours à la hauteur uniforme de 48 à 50 pieds. Pise, qui dans sa gloire avait possédé une population de 120,000 âmes, n'en comptait plus que 23,000 en 1860.

Quel intérêt nous éprouverions, s'il nous était maintenant possible de rétablir ces monuments dans le milieu qui devait si bien leur convenir, et revoir cette Pise du moyen âge ! Ses rues les plus spacieuses ne dépassaient pas 13 pieds de largeur ; elles étaient bordées d'édifices très élevés dont les encorbellements réduisaient peut-être à 12 pieds le passage de la lumière, et une population dix fois plus dense que celle de nos villes les plus populeuses y circulait. Nous qui sommes habitués à de larges rues avec de maisons alignées et nivelées à peu près à une hauteur égale, nous serions saisis de surprise devant les perspectives aiguës et brisées de ces ruelles profondes, encaissées dans des constructions de 100 à 130 pieds de hauteur.

Puisque la réalité nous est interdite, pénétrons-y au moins par le souvenir avec un auteur qui, comme nous, a aimé ce moyen âge si longtemps méconnu et calomnié et voyons ce qui s'y passe : Dans leurs ombres mystérieuses, murmure, à toute heure, une foule de promeneurs, de marchands et d'acheteurs, comme les flots.

d'un torrent profond ; les boutiques, ensevelies dans les ténèbres du rez-de-chaussée, ne laissent apercevoir que la lampe aux pieds de la madone ; les étalages, pour arrêter les passants et recevoir la clarté du ciel, envahissent, en dépit des règlements, la voie publique qui est pleine de vie et de liberté. La rue appartient à tous, et tous y vivent ; on voit là, dans leurs ateliers ouverts, le serrurier et le forgeron frapper leur enclume ou exciter leur fourneau ; le potier devant son tour, et le tisserand penché sur son métier : c'est le rendez-vous général où tout le monde se connaît et se rencontre. Cependant la cloche du campanile voisin domine de ses éclats le bruissement de la multitude : au détour de la rue, une procession paraît, elle déploie ses riches bannières, ses images de saints, ses costumes variés de pénitents et de confréries, ses torches éclairant les dessous obscurs des encorbellements ; tous les bruits s'arrêtent. C'est peut-être une chasse de saint Renieri qui s'avance ; les étalages se rentrent, les outils disparaissent, tous s'inclinent au milieu d'un silence que troublent seules les troupes des jeunes clercs. Puis la procession passe, le bruit se relève peu à peu, les chansons et le tumulte reprennent leur cours.

A ce balcon d'où pendent les larges plis d'un tapis de Syrie, une femme s'appuie en rêvant ; sa figure, éclairée d'en haut, se détache sur le fond de la galerie tendue de broderies arabes. Ça et là, le soleil, forçant les obstacles, jette comme des franges d'or sur ces hautes façades dont les murs hérissés de poutres, de toits, de planchers, d'étoffes, contrarient et découpent les rayons à l'infini. Là-bas, où la rue tourne, se dresse une tour comme une aiguille de pierre ; au-dessus de la couronne de créneaux, on aperçoit encore la baliste qui servait à lancer des pierres pendant la dernière lutte civile. Voilà une rue au moyen âge ; ce souvenir aujourd'hui est comme une vision lointaine que l'imagination, poursuivie par le dégoût du matérialisme et de l'impiété moderne, embrasse avec ardeur. Peut-être paraîtra-t-il barbare d'aimer une telle ville et une telle société ? mais qu'importe, nous serions satisfaits d'être appelés barbares en compagnie des hommes qui ont élevé le Dôme et ciselé l'église de la Spina. Malheureusement, aujourd'hui, nous en sommes réduits à l'archéologie, et nous ne pouvons plus vivre que d'histoire.

ALPHONSE LECLAIRE.

Union catholique, 6 octobre 1878.

## NOMMÉ PRÉFET

---

Dans une vieille maison de la ville de X\*\*\*, vers le matin, M. du Bois-Larive, enveloppé d'une robe de chambre, mince à donner le frisson, lisait un livre, assis près de sa cheminée, où brûlaient deux tisons qui donnaient une flamme tremblante et bleuâtre. La plus munitieuse propreté embellissait cette pièce, mais c'était tout son luxe. De vieux meubles piqués des vers, des tentures rapetassées, des rideaux passés, des glaces tachées, des plafonds enfumés disaient clairement la gêne, les privations, même la misère. Cette misère dissimulée, si commune dans les provinces, imprimait son cachet partout. Un coup discret fut frappé à la porte. Le maître du logis ayant dit :

—Entrez !

Une petite femme brune, ridée comme une pomme au printemps, pénétra dans la chambre tenant à la main une grande lettre.

—Voilà, monsieur, dit-elle, ce que le concierge de la Préfecture vient de me remettre pour vous ; ça arrive de Paris et porte le cachet du ministère de l'intérieur.

—Ah ! répondit M. du Bois-Larive, donne, je devine ce que c'est. Je ne m'étais pas trompé, ajouta-t-il, après lecture, Silvesta, le secrétaire du ministre, me dit de faire imprimer mon livre, et qu'il sera adopté ensuite ; toujours la même chose ! Mais, pour l'imprimer, il me faut trois mille francs ! Et nous n'avons pas trois mille sous ! que je sache !

—Nous les aurons à la Saint-Martin, monsieur, du locataire de ma petite maison de Brême ; si ça pouvait suffire ?

—Ah ! ma pauvre Lise, les trois mille sous ne paieraient seulement pas le papier. Et puis il faut vivre, puisque nous n'avons plus rien ! Et dire que c'est ta petite rente qui nous empêche de mourir de faim ! Moi, le baron du Bois-Larive, vivre de l'avoir de ma servante !...

—Eh ! monsieur, quand madame votre mère me ramassa sur le chemin, où j'allais mourir abandonnée, jusqu'à l'âge de quinze ans je fus nourrie, soignée par elle. Ah ! je ne vous rends, aujourd'hui, qu'un morceau de pain qu'elle m'a donné longtemps bon et blanc ! Et si je pouvais faire davantage ! Car ça me navre de vous voir dessécher et vieillir dans la gêne et les privations de toutes sortes, sans compter ce que vous aurez encore à endurer !

—C'est juste, il ne reste plus rien des 20,000 fr. que me laissa mon père !

—Hélas ! non, même nous avons des dettes criardes.

—Ce chétif mobilier et mes livres valent 2,000 fr., je les vendrai pour les payer, et nous irons demeurer dans la maison des champs.

—Une mesure !... et vous consentiriez à l'habiter, vous, monsieur, qui avez été porté au baptême, à l'église, dans un beau carrosse et des laquais derrière.

—Il y a si longtemps, que je ne m'en souviens plus. Faute de château, on habite une chaumière.

—C'est égal, monsieur, quelle existence vous menez ! dire que vous avez quarante ans sonnés, et que votre jeunesse s'est passée dans les privations ! Il est vrai que si vous aviez voulu faire comme tout le monde, placer les 20,000 fr. que vous laissa votre père, vous auriez 1,200 beaux francs de rente ; comme vous n'êtes pas dépendant ni gros mangeur, cela vous eût suffi pour vivre.

—Te voilà encore avec ton placement d'argent ; tu sais bien, cependant, que c'est contraire à mes idées.

—Avec vos idées, monsieur le baron, on meurt de faim, tandis que les idées de tout le monde...

—Servent à s'enrichir, tu veux dire, Lise ?

—C'est vrai, monsieur, je vois les gens de basse naissance prospérer et monter ; vous seul semblez descendre : pour ne citer que ce Brec, il a été domestique chez vous ; lui et les siens on vécu des charités de votre famille. Eh bien ! il est riche, considéré, envié, et vous, pauvre, humilié.

Oh ! Lise ! il ressemble à un rat cherchant dans les ordures ! sans dompter les bassesses de ses sentiments. Va ! je me souviendrai longtemps de la réception qu'il m'a faite pas plus tard que la semaine passée ; j'ai été mal inspiré de m'adresser à ce cuisinier enrichi.

—Vous y êtes donc allé ?

—Eh ! oui.

—Pourquoi faire ?

—Ma famille lui rendit tant de services que je me croyais autorisé à lui en demander un, à ce parvenu.

—Un service à cet homme ! vous, et lequel, monsieur ?

—Je suis allé le prier de me prêter trois mille francs afin de faire imprimer mon livre.

—Il vous les a refusés ?

—En accompagnant son refus de réflexions impertinentes.

—Ah ! le coquin, que vous a-t-il pu dire ?

—Il ne comprenait pas que j'eusse l'audace de lui adresser une semblable demande ; qu'il avait gagné sa fortune par son travail, son industrie ; il a même osé dire son intelligence, et que ce n'était pas pour la faire dévorer par des mangeurs, fainéants de grande famille. Dans la crainte d'égarer ma main sur sa figure pointue, je me suis retiré au plus vite. Lise, mon déjeuner est-il prêt ?

—Oui, monsieur.

M. du Bois-Larive passa dans une salle à manger non moins délabrée que sa chambre. Un rayon de soleil perçant un nuage, éclaira la pièce et fit ressortir toutes les misères de ce pauvre intérieur. Une tasse de lait froid et un morceau de pain composaient le déjeuner de M. le baron. Il émiettait son pain bis dans sa tasse, d'un air résigné, et Lise, émue sans doute davantage par la conversation qu'elle venait d'avoir avec son maître, le regardait et essuyait furtivement une larme avec le revers de sa main. Elle examinait minutieusement et les vêtements et la personne de son maître, hochait la tête, et semblait dire :

Ce n'est pas du lait froid et du pain bis qu'il lui faudrait, ni un vêtement aussi léger !

Enfin, ne pouvant plus dominer son émotion, elle passa dans sa cuisine, et là, en sanglottant tout à son aise, entremêla ses larmes de paroles de colère.

—Pauvre cher monsieur, si bon, si honnête, si instruit, obligé peut-être de se retirer dans une mesure bonne à peine pour des paysans ! Gueux de sort, va ! Mais aussi le cher homme ne sait point se retourner. Ah ! si c'était moi, si je pouvais agir, demander, solliciter comme le font tous ces va-nu-pieds sortis de la boue, enrichis on ne sait comment ; ça vit bien, ça mange dans l'argenterie ! Ça fait du flo-flo et tout le monde les admire, les flatte, leur fait la cour, tout leur réussit. Ah ! vrai, si je n'avais pas de religion, je ne sais point ce que je ferais. Allons, il faudra que j'essaie demain d'obtenir du boucher encore un pot-au-feu, à crédit, jusqu'à ce que je touche mes pauvres petites rentes ; et puis chez l'épicier, également, quelques fournitures. Oh ! épicier maudit, voleur et rapace... va-t-il vouloir me donner une autre fois du sucre, de l'huile, des haricots !

Le lendemain, Lise prit son panier aux provisions, releva son tablier de cuisine par un coin, tablier d'une entière blancheur, mais reprisé en bien des trous, et s'en alla aux emplettes.

La boutique du boucher était pleine de monde : cuisinières, petites bourgeoises ; le maître et son garçon ne savaient à qui répondre. Lise demanda timidement deux livres de basse viande pour un pot-au-pot. Le boucher ne fit pas semblant de l'entendre. Elle s'adressa au garçon qui la repoussa sans parler. Enfin, après avoir attendu, avec grand calme, une heure, la colère commença à monter à la tête de Lise ; s'approchant de la niche où trônait la bouchère, elle lui dit :

—Est-ce pour aujourd'hui que votre mari va me servir ? Il y a plus d'une heure que j'attends.

—Tout à l'heure, un peu de patience donc ; mais à propos, Lise, qu'est-ce donc que cette lettre arrivée du ministère et qu'on a envoyée de la préfecture pour votre maître ?

—Tout le monde en parle dans la ville, dit une petite bourgeoise suivie de sa bonne, on croit que c'est un secours envoyé par le ministre des finances ; vous devez connaître ça, Lise ?

—Je n'ai point pour habitude de décacheter les lettres, riposta Lise, d'un ton rogue.

—Oh ! vous ne voulez pas l'avouer, mais pour sûr vous savez ce que cette lettre renferme.

La dame vexée de la discrétion de la servante de M. du Bois-Larive sortit, d'un air pincé, et Lise se remit en un coin attendant son tour qui n'arrivait jamais.

Une autre personne vint lui demander :

—Est-ce vrai que votre maître a reçu une lettre du ministre ?

—Oh ! Lise ne veut pas répondre, dit la bouchère ; les gens qui n'ont rien, font des mystères de tout.

—Faites-moi servir ; toutes ces curiosités m'ennuient, dit Lise.

—Dam ! écoutez donc, mademoiselle Lise, mon mari sert les pratiques.

—Et je n'en suis pas une, moi ?

—Je ne dis pas non... mais, enfin, soyez juste, on ne voit pas souvent la couleur de votre argent.

—Je ne vous ai rien fait perdre ; et vous faites de plus longs crédits à bien d'autres.

—Oh ! certainement, à des gens qui ont de quoi. Ça se comprend.

Lise allait répliquer, quand une cuisinière entra comme un ouragan en criant :

—Vite, vite, qu'on me serve. Un gigot, du filet de bœuf, des cervelles !

—Eh ! mon Dieu ! dit la bouchère, qu'est-ce qu'il y a chez votre notaire, un festin ?

—Ma chère, c'est le secrétaire de la préfecture qui vient déjeuner avec monsieur et madame. Il a reçu, hier matin, deux grandes lettres du cabinet du ministère de l'intérieur ; l'une, on croit que c'est la nomination du nouveau Préfet, on dit que c'est un homme de la ville.

—Et l'autre ? dit la bouchère.

—Ah ! je ne sais pas.

—Je le sais, moi, fit-elle. C'était pour M. le baron du Bois-Larive.

—Une lettre du ministre ?

—Oui, une missive du ministère arrivée par la préfecture. Comment, vous ne saviez pas ? Toute la ville en parle.

—Et que pouvait-il y avoir dedans ? Eh ! Lise ?

—Allez le demander à M. le baron, peut-être qu'il vous le dira ; pour moi, je ne suis pas si curieuse.

—Oh ! c'est quelque savantasserie de votre maître, s'écria la cuisinière d'un air dédaigneux, en recevant la viande des mains du boucher.

Le cordon bleu sorti, Lise se rapprocha de la bouchère et lui dit tout bas comme frappée d'une idée lumineuse :

—Si vous me jurez le secret, je vous dirai ce qu'il y avait dans la grande lettre du ministère à mon maître.

—Oh ! sur mes grands Dieux, je n'en soufflerai mot.

—Eh bien ! apprenez que M. le baron du Bois-Larive est nommé Préfet d'ici. Mais, silence ça ne doit pas se savoir.

—Jésus ! que me dites-vous, reprit cette femme étonnée, quelle nouvelle ! Eh bien ! j'en suis bien aise, on ne pouvait mieux choisir ; un si brave homme, instruit, noble ; apprenez, Lise, qu'un de ses ancêtres a été gouverneur de la province ?

—Certes, je le sais bien.

—Vous nous conserverez la pratique, n'est-ce pas, mademoiselle Lise ? Nous ne vous oublierons pas, à notre tour ; laissez-moi dire ça à mon mari ?

—Oh ! oui, le mari et la femme, ça ne fait qu'un.

—Moreau, Moreau, dit la bouchère, écoute ici.

Moreau qui crut que sa femme voulait l'implorer pour donner le pot-au-feu demandé à crédit, fit l'occupé.

—Mais écoute donc, Moreau, ce n'est pas de viande qu'il s'agit ; arrive un peu par ici. Celui-ci s'approcha la mine renfrognée.

—Si tu savais, Moreau, M. du Bois-Larive qui est nommé Préfet. C'est venu dans la grande lettre, tu sais bien ?

—Bah !

—Vraiment oui ; eh ! quelle nouvelle !

—Vous nous ferez avoir la pratique de la Préfecture, mademoiselle Lise ; vous nous devez bien ça, dit l'homme.

—Dam ! vous êtes un peu raide à l'endroit du crédit.

—Oh ! C'est que... *faut pas faire attention... voyez-vous, on doit payer les fournisseurs... On a comme ça l'air froid ; mais, dans le fond, on a beaucoup d'estime pour M. le Baron. Un si brave homme, d'une si ancienne famille !*

—C'est ce que je disais à mademoiselle Lise, reprit la femme ; j'ai toujours pensé qu'il serait quelque chose, un jour.

—Vous me demandiez, tout à l'heure, un pot-au-feu, ajouta le mari, je ne vous ai pas servi, tout de suite, parce que j'ai bien vu que vous causiez avec ma femme. Que faut-il vous mettre avec ça ? Un bon petit gigot ; tenez, j'ai un pré salé, morceau de Préfet. Eh ! eh ! Allons, ça y est... Trois livres 25 grammes, dit-il à sa femme, en introduisant sa viande dans le panier de Lise.

—Mais, essaya de répondre celle-ci interdite.

—Allons ! allons ! prenez ça de ma main, et vous m'en direz des nouvelles ; mes respects à M. le Baron.

La boutique se remplissant de monde, la bouchère ne put que faire un gracieux sourire à Lise, qui sortit, son panier plein de victuailles.

En sortant de la boucherie, elle entra chez le plus gros épicier de la ville, le sourire aux lèvres, la mine humble.

—Ah ! ça, s'écria le maître de l'établissement en la voyant, est-ce que vous avez l'intention de vous moquer de moi ? Voilà quatre fois que j'envoie ma note acquittée et on me la renvoie ! Quand on ne peut pas payer l'épicier, on se passe de sa marchandise.

La pauvre Lise baissa la tête ; puis se ravisant, elle s'approcha de l'épicier et lui dit, d'un petit air délibéré :

—Etes-vous le fournisseur de la préfecture ?

—Non, répondit-il, d'un ton aigre.

—C'est que, si je voulais, je pourrais vous faire avoir la pratique ?

—Vous ?

—Oui, moi.

—Comment ça ?

—Parce que mon maître, M. le baron du Bois-Larive, est nommé Préfet du département. Mais n'en parlez pas encore, vous me feriez renvoyer.

—Votre maître est nommé Préfet !

—Oui, mais chut, silence !... ça ne se saura que d'ici à huit jours.

—C'est donc pour ça qu'il a reçu une si grande lettre ?

—Oui.

—Ah ! mon Dieu, quelle nouvelle, j'en suis tout chose. Vous ne lui apprendrez pas, Mademoiselle Lise, que j'ai envoyé ma note. C'est que voyez-vous... j'étais un brin en colère.

—Soyez sans crainte, c'est entre nous.

—Vous serez bien gentille, et pour vous prouver ma reconnaissance, je vais vous offrir une livre de chocolat superfin.

—Non, non, je ne veux pas.

—Si, si... les petits cadeaux entretiennent l'amitié ; que vous faut-il ? du sucre, de la bougie, du café, de l'eau-de-vie ?

Oh ! une livre de sucre et un kilo d'huile à brûler, voilà tout.

—Comment donc une livre ! Allons, vous plaisantez ; je vas vous envoyer un joli petit pain de sucre de 10 kilos, votre provision d'huile et de café, n'est-ce pas ; du bon cognac ?... tout ça va être dans votre cuisine en même temps que vous.

Lise sortit en riant intérieurement : Ah ! les misérables, se disait-elle... enfin ça me poussera jusqu'à la Saint-Martin, après ça nous verrons.

En rentrant dans sa maison, sur le pas de la porte, elle rencontra madame Vérouillé, la propriétaire, qui la regardait d'un air de dédain.—Cet air chiffonna Lise, qui s'approcha et lui dit humblement :

—La porte de la chambre de monsieur ne peut plus se fermer, je vous prie d'y faire donner un coup de rabot.

—Ah ! vraiment ! Pour un locataire qui paie aussi bien que votre maître, il faut bien dépenser son argent en réparations à sa convenance.

—Mais, madame, monsieur vous a payée tant qu'il a pu le faire.

—Voilà un beau raisonnement ; c'est avec ça, n'est-ce pas, ma mie, que nous paierons des contributions, des ouvriers pour entretenir l'immeuble ?

—Prenez patience, je toucherai mes rentes à la Saint-Martin et je vous donnerai un à-compte.

—Et le reste ne viendra jamais.

—Si, si, prenez seulement patience ; pensez donc que nous ne possédons que 50 francs, par mois, à nous deux, pour toutes ressources.

—Eh bien ! mais c'est énorme ça ! Et vous faites des dettes avec 600 francs par an ? En vérité ces nobles ruinés sont tous les mêmes ; il doit y avoir quelque vice là-dessous.

Ce mot de vice enflamma la tête de Lise qui répliqua aigrement :

—Au fait, ce n'est guère la peine de faire réparer cette porte ; nous quitterons bientôt votre laide demeure.

—Pas avant d'avoir payé les trois termes arriérés, je suppose ?

—Certes non.

—Eh ! où allez vous, ma mie ? Quel est le palais assez beau, par la ville, pour loger M. le baron et sa servante ?

—Que diriez-vous de la préfecture ?

—De la préfecture ! je dirais que vous êtes folle.

—Ah ! je suis folle ! Vous avez bien vu cette grande lettre que le garçon du Préfet a portée pour monsieur ?

—Oui. Eh bien ?

—Je ne voulais pas vous le dire, mais apprenez, madame, que M. le baron du Bois-Larive est nommé Préfet, en remplacement de M. M\*\*\*, qui est nommé ailleurs.

—Est-ce Dieu possible ?

—Très-possible ; puisque ça est ; cependant n'en parlez pas : c'est un secret pour quelques semaines, et, si monsieur savait que je l'ai dévoilé, il me renverrait, car il croirait que je décachète ses lettres.

—N'ayez pas peur. Mais je suis tout étonnée de cette nouvelle. A votre tour, vous ne raconterez pas à M. le baron que j'ai présenté, plusieurs fois, mes quittances de loyer ?

—Je vous le promets.

—Ma foi ! si vous le disiez, je lui apprendrais, moi, que vous savez les nouvelles enfermées dans ses lettres.

—C'est convenu ; discrétion pour discrétion.

Tout en remontant son escalier, Lise marmottait : Canaille, racaille de parvenus ; ça s'est enrichi et ça oublie le passé.

A peine entrée dans sa cuisine, Lise reçut de l'épicier un pain de sucre, de la bougie, de l'huile, plusieurs litres de cognac cacheté, le tout proprement placé sur une corbeille que le garçon posa vivement, pour se retirer plus vivement encore, à la grande stupéfaction de Lise.

—Ma foi, dit-elle, il faudra bien qu'ils en attendent le paiement. C'est égal, je me suis laissée emporter par ma tête ; j'ai eu tort de faire ce conte en l'air ; et ce tas d'intrigants, de rapaces, qui l'ont cru si facilement ! Ça me démonte. Eh ! si monsieur savait ça ! il ne serait pas content.

Elle mit son pot-au-feu et, sur le soir, fit rôtir son gigot.

Lorsqu'elle servit à son maître un excellent potage et le rôti en question, il se récria :

—Eh ! Lise, qu'est-ce que ce festin ?

—Une de mes amies me devait quelque argent, et me l'a remboursé avec cette viande.

—Eh ! ma bonne, il y a longtemps que rôti n'a paru sur notre pauvre table !... que cela me réjouit d'en manger !

Après ce succulent souper, Lise donna à son maître un petit verre de cognac, ajoutant qu'il faisait encore partie du remboursement.

M. du Bois-Larive, ragaillardi par ce petit festin, rentrait dans sa chambre en chantonnant, quand on sonna à sa porte.

—Qui peut venir ? dit-il à Lise, non moins étonnée que lui.

—Peut-être le facteur.

Lise alla ouvrir et introduisit près de son maître ce même Brec, cité plus haut. Il entra, l'épine dorsale pliée, la mine souriante. Notre servante le poussa dans la chambre de M. du Bois-Larive, d'un air rechigné, et, peu curieuse du motif de sa visite, qu'elle jugea devoir être dès agréable à son maître, elle alla s'enfermer dans sa cuisine.

—Eh ! cher monsieur le baron, s'écria le visiteur en avançant une main qui ne fut pas prise, vous trouverez que je viens un peu tard vous présenter mes devoirs, mais j'ai pensé que les bonnes nouvelles n'étaient jamais importunes.

—Qu'avez-vous donc de si pressé à me dire ? fit M. du Bois-Larive, d'un air froid en montrant cependant une chaise à M. Brec.

—Voici la chose, ajouta celui-ci, s'efforçant de prendre un air dégagé. L'autre jour, cher monsieur, quand vous m'avez fait l'honneur de venir me prier de vous prêter trois mille francs, je vous reçus assez mal.

—C'est la vérité ; dans ma famille on ne vous accueillit jamais ainsi.

—C'est vrai, mais j'étais si honteux de ne pouvoir vous prêter cette modique somme que mon humiliation s'est changée en amertume. Eh ! bien, mon cher monsieur, il vient de me tomber une aubaine du ciel ; un homme auquel je prêtai trois mille francs avait disparu et la somme était passée sur mes livres par profits et pertes. Voilà que ce matin cet individu m'est arrivé avec la somme et les intérêts en bel et bon or. Je me suis, tout de suite dit : Portons cette trouvaille à ce bon M. le baron du Bois-Larive, je lui montrerai que l'impossibilité a dicté mon refus de l'autre jour.

—Mais, monsieur, je ne puis accepter cette somme aujourd'hui ; j'ai ajourné tous mes projets, et...

—Oh ! monsieur, ne me faites pas l'affront de refuser, je croirais que vous avez de la rancune. Cette somme de trois mille francs, qui vous était utile la semaine passée, doit l'être encore aujourd'hui, ce me semble ?

Brec se mit à aligner les pièces d'or que M. du Bois-Larive regardait avec stupéfaction.

—Voilà, monsieur, trois mille francs. Vous en faut-il davantage ? J'ai encore cinquante louis à votre service.

—Merci, merci, monsieur, cette somme me suffira ; je vais vous en faire un reçu, et je vous rembourserai cet argent dans six mois, avec intérêts, bien entendu.

—Point d'intérêts monsieur, je n'en veux pas. Un argent qui en rapporte ne peut et ne doit pas compter comme un service. Je veux donc, en cette occasion, vous remercier de ce que votre famille a fait pour la mienne.

M. du Bois-Larive fit donc un reçu pur et simple, et M. Brec se retira avec force salutations et protestations. A peine eut-il quitté la chambre que Lise apparut.

—Tiens, regarde, lui dit son maître, et avoue une fois de plus que tu juges les gens à la légère.

—Jésus ! qu'est-ce que tout cet or ?

—C'est Brec qui est venu me l'offrir pour faire imprimer mon livre ; c'est une rentrée de fonds inespérée : n'est-ce pas beau de sa part !

Bon, se dit la servante en riant, on sait ce que cela signifie.

—Et que comptez-vous faire de cet or ?

—Partir pour Paris ; enfin de m'entendre avec un imprimeur.

—Et quand partirez-vous ?

—Un de ces jours.

En ce moment la sonnette de l'appartement se fit entendre de nouveau.

—Eh ! mon Dieu, encore une visite, fit Lise en se troublant, voilà ma nouvelle qui circule : j'ai peur que cela me cause de l'ennui ; sont-ils bêtes tous ces gens-là !

—Va donc voir qui sonne, Lise, et si ce sont des indifférents, renvoie-les.

Lise revint, peu après, annoncer que c'était madame Vérouillé, la propriétaire, qui demandait à voir M. du Bois-Larive.

—Justement je serais passé chez elle retirer mes quittances de loyer ; fais-là entrer, que je la paye, puisque me voilà en mesure.

—Bonjour, madame, vous venez bien à propos, j'allais descendre chez vous.

—Vraiment, monsieur le baron, cela m'eût fait plaisir, car je disais tout à l'heure à mon mari que vous ne veniez jamais nous voir.

—En vérité, madame ; eh bien ! je suis en position de vous payer les trois termes arriérés de mon loyer, avez-vous les quittances, afin que nous réglions cette affaire ?

—Ah ! monsieur ! je ne suis point montée pour une pareille misère, je veux simplement vous prévenir que le menuisier viendra, quand vous voudrez, donner du jeu à votre porte ; Lise m'a dit qu'elle se fermait difficilement.

—Oui, c'est la vérité, elle me donne du froid, mais, puisque vous avez pris la peine de monter, je veux m'acquitter envers vous. Trois termes à 30 fr., cela fait...

—Non, monsieur, je ne recevrai pas d'argent.

—Mais, madame, je suis forcé d'aller à Paris, et je tiens à vous payer avant mon départ.

—Et moi, je refuse de prendre l'argent avant votre retour. Un homme comme vous, monsieur le baron, paye quand il veut.

—Mais, madame, je...

—Pas un mot de plus, monsieur, vous me désobligeriez ; vous pourriez croire que je suis venue dans un but intéressé. Fi donc !

La dame resta encore quelques instants, puis se retira en faisant des offres de service.

Quand elle fut partie, M. du Bois-Larive appela sa servante.

—Tu vois, Lise, encore une personne que tu avais jugée trop légèrement ; il faut te défier de ta tête, ma fille, et retenir ta langue quelquefois.

—Ah ! oui, fit la bonne, je voudrais bien l'avoir mordue ce matin.

—Eh ! pourquoi ce matin plutôt qu'hier ?

—Oh ! pour rien, c'est une manière de parler ; mais dites donc, monsieur, que ne partez-vous demain ?

—Pour quelle raison veux-tu que je m'en aille si tôt ?

—Quand on doit faire quelque chose, il vaut mieux que ce soit tout de suite, plutôt que de l'ajourner ; en partant demain matin, par le train de onze heures, vous seriez à Paris à dix heures du soir ; vous pourriez vous coucher en arrivant, et le lendemain être tout frais pour vos affaires.

—Tu as peut-être raison ; prépare tout ce qu'il me faut, je me mettrai en route demain à onze heures.

M. du Bois-Larive partit donc, par le train de onze heures, tout plein d'espoir en ce livre, fruit d'un travail de dix années.

Lise, de son côté, éprouva du soulagement du départ de son maître. Cette malice d'écolière qu'elle avait voulu faire à des fournisseurs, par trop durs, prenait un chemin semé de surprises et d'attrapes. Elle se mit donc à son ménage, bénissant Dieu de cette absence qui coupait court à tant de fausses nouvelles.

Elle se disposait à sortir, voulant aller voir les locataires de sa petite maison, afin de les prévenir de tenir son argent tout prêt,

car elle en avait le plus grand besoin, quand un vigoureux coup de sonnette la fit tréssauter.

—Qu'est-ce encore ? se dit-elle en allant cependant ouvrir.

Elle se trouva en présence d'un beau monsieur décoré, qu'elle reconnut pour être le Secrétaire de la préfecture.

—M. le baron du Bois-Larive ? demanda-t-il.

—Il est parti pour Paris, répondit Lise d'un ton glacé.

—Pourriez-vous me donner son adresse ? Je veux lui écrire ; vous devez savoir, ma bonne fille, qu'il est nommé Préfet du département.

—Ca n'est pas vrai, s'écria Lise.

—Eh ! qu'en savez-vous ? ce bruit court par toute la ville.

—Ce sont des contes, ajouta Lise en pleurant presque.

Le Secrétaire crut que Lise, craignant de ne pouvoir plus être la servante d'un Préfet, niait la chose parce qu'elle la redoutait, n'attacha aucune importance à son dire, et renouvela sa demande pour connaître l'adresse demandée. Lise effrayée des conséquences de sa faute, lui désigna le premier nom qui lui passa par la tête et vit sortir ce monsieur avec un vif soulagement. Mais cette algarde lui ôta tout goût de promenade.

Peut-être une heure après, nouvelle sonnerie.

Lise fit la sourde oreille, mais comme le visiteur ne paraissait pas se lasser, elle fut forcée d'aller ouvrir.

C'était le Maire de la ville qui venait voir M. du Bois-Larive. Elle le reçut sur le carré, annonçant que son maître était parti pour Paris.

Dans la soirée, le plus fameux tapissier de la ville vint rappeler à Lise qu'il était son petit cousin, chose qu'il avait complètement oubliée jusqu'à ce jour, et la pria de parler à son maître pour devenir le fournisseur de la Préfecture. Celui-là fut éconduit lestement ; elle lui ferma la porte au nez.

Le lendemain, en allant chercher son pain chez le boulanger, celui-ci lui offrit une brioche faite exprès pour elle. On se mettait sur les portes pour lui faire des saluts et des sourires qui la mettaient au supplice. Le boucher envoya son garçon savoir si *Mademoiselle* avait besoin de viande. Elle n'osa point le rudoyer ; ce ne fut pas l'envie qui lui manqua. La propriétaire l'invita à venir passer ses soirées avec elle, prétendant que mademoiselle Lise, car on ne l'appelait plus Lise tout court, devait fort s'ennuyer toute seule. Mademoiselle Lise se garda bien d'accepter l'invitation.

Pendant que tous ces incidents se produisaient dans la ville, M. du Bois-Larive arrivait à Paris.

Il s'habilla du mieux possible, et se rendit chez son ami et con-

disciple Secrétaire du Ministre de l'intérieur. Il fut reçu à bras ouverts. Après les élans de l'amitié, les récits de camaraderie, M. du Bois-Larive parla du motif de son voyage.

—Mon cher ami, répondit M. Silvesta, je puis te répondre de l'appui d'un de nos plus illustres académiciens ; comme je sais de quelle façon tu écris, je ne doute pas du succès de ton livre. Que fais-tu là bas dans ta province ?

Je végète, dit le pauvre auteur.

—Je te croyais, sinon riche, au moins dans l'aisance.

—Hélas, mon cher ami, je puis bien te l'avouer, puisque je touche à la fin de mes misères, depuis trois ans, je vis, si cela s'appelle vivre, du produit d'un petit bien que ma mère, en mourant, laissa à cette fidèle servante, qui m'a élevé.

—Oh ! mon cher Louis, comment tu as pu me dissimuler ta position ! Placé comme je le suis, je pouvais t'aider ; tu as commis un crime de lèse-amitié.

—Une fausse honte m'a retenu ; et puis, dans ma détresse, j'ai vu à nu le cœur humain, et le doute m'a rendu méfiant.

—Je ne t'avais jamais donné le droit de douter de mon amitié, Louis.

—C'est vrai ; je n'ai pour excuse que cette timidité, fruit de la gêne.

—Voyons, maintenant cherche un emploi, car le prix que tu auras de ton ouvrage, bien certainement, ne te fera pas rouler carrosse.

—Eh ! bien, j'aimerais une place de bibliothécaire ; le titulaire de notre musée est bien vieux, je pourrais lui être adjoint pour lui succéder, un jour. J'aime les livres, et cette place va à mes goûts.

—Que ne la demandais-tu plus tôt ?

—Ecoute, mon ami, viens ce soir dîner avec moi ; nous serons en famille et tu me liras ton travail. Comme je désire en parler au Ministre, je veux le connaître et le juger ; on se met à table à sept heures ; ma femme que je préviendrai, nous permettra de passer dans mon cabinet ; à ce soir donc.

M. du Bois-Larive fut exact au rendez-vous ; il connaissait madame Silvesta, qui le reçut comme un des bons amis de son mari. Après le dîner, ces deux messieurs passèrent en un cabinet de travail bien chaud, où M. le baron commença la lecture de son ouvrage.

M. Silvesta, voulant agir en conscience, s'apprêtait à écouter une étude des finances, des antiquités, des produits d'un département, ne comptait pas précisément se divertir ; aussi avait-il pris sur son fauteuil, sa pose la plus facile, mais à mesure que le récit se déve-

loppait, il quittait sa tenue nonchalante, prêtant toute son attention à cette lecture.

Bientôt il se tint droit sur son siège, le cou tendu pour ne perdre ni un mot, ni une syllabe de ce beau travail. Lorsque la lecture en fut achevée, M. Silvesta prit la main de son ami et lui dit avec une chaleur amicale :

—Mais mon ami, tu as fait, là, une œuvre capitale ; tu passes en revue finances, droit, administration, archéologie, littérature, agriculture, minéralogie ; je veux parler de ce travail au Ministre ! laisse-le moi et reviens me voir dans trois jours ; promène-toi, amuse-toi, tu auras bientôt de mes nouvelles. Au revoir donc, et bonne nuit.

M. du Bois-Larive rentra à son hôtel espérant que cette place de bibliothécaire pourrait lui échoir en récompense de ce travail si bien apprécié par son ami. Trois jours après, fidèle au rendez-vous, il se présenta au ministère.

—Arrive, lui cria M. Silvesta ? tu as fait le finaud avec moi, ce n'est pas très-bien ; et cette place de bibliothécaire que tu semblais désirer était un leurre, un attrape, tu te moquais de moi !

—Comment ! que veux-tu dire, Silvesta ? que désires-tu apprendre que tu ne saches ? Je ne comprends pas bien.

—Ah ! tu ne comprends pas ! Ecoute alors la lettre que vient de recevoir le Ministre, du Préfet de ton département, que tu connais, je pense ?

—Moi ! pas du tout.

—Voici cependant ce qu'il écrit :

“ Monsieur le Ministre,

“ La rumeur publique de la ville que j'administre désigne  
 “ comme mon successeur un savant très-estimé, M. du Bois-Larive,  
 “ originaire du département. Vous ne pouviez, monsieur le Mi-  
 “ nistre, faire un meilleur choix. Naissance, savoir, valeur per-  
 “ sonnelle, ce candidat réunit toutes les qualités qui peuvent faire  
 “ un bon Préfet, et l'enthousiasme provoqué par l'espoir de sa  
 “ nomination montre qu'il est digne d'avoir été distingué par vous.  
 “ J'ose alors espérer, monsieur le Ministre, que ce changement de  
 “ résidence, que je sollicite depuis plusieurs années est sur le  
 “ point de m'être accordé, puisque mon successeur est désigné.”

—Que dis-tu de cette messive, cher ami ?

—Je dis que j'en tombe des nues, et que je crois à une mystification.

—En voici une autre, de ton cousin le marquis de Feugère, qui, peut-être, te renseignera mieux.

“ Monsieur le Ministre,

“ Je viens d'apprendre la nomination de mon cousin, le baron du Bois-Larive à la préfecture de notre département. J'aime beaucoup mon parent ; je me réjouis et je vous félicite d'un choix aussi judicieux, en même temps je suis bien heureux d'ap-  
“ prendre qu'on a enfin rendu justice à son grand mérite. ”

—Eh bien ! penses-tu que je puis croire qu'une modeste place de bibliothécaire est ta seule ambition ?

—Je te jure, mon ami, que je n'ai jamais porté mes vues aussi haut, et je ne sais ce que cela veut dire.

—Eh bien ! Préfet on te veut, Préfet on t'aura ; le Ministre l'a décidé ainsi.

—Y penses-tu ?

—Je fais mieux que le penser, j'exécute et tu seras Préfet.

—Je suis incapable de remplir ces fonctions ; on a mystifié mes compatriotes, et tu donnes dans le même piège ; cela me contrarie.

—Comment ! un homme qui connaît son pays, qui le dépeint avec autant de justesse et de vigueur doit faire un parfait administrateur ; j'irai te voir, demain soir ; je veux te porter ta nomination, et après-demain te présenter au Ministre ; considère cela comme une affaire conclue.

Pendant que ces incidents se produisaient à Paris, Lise, assaillie de visites n'osait plus sortir, perdait le sommeil et l'appétit, si bien qu'elle résolut de partir et d'aller rejoindre son maître, de lui avouer sa faute, et le mensonge cause de tout ce bruit. L'incident qui la décida tout à fait, fut un télégramme annonçant la nomination définitive de M. du Bois-Larive. Ce dernier trait l'acheva. Elle crut que c'était un complot de l'épicier, du boucher et de la propriétaire pour lui faire à leur tour une plaisanterie.

Son maître lui ayant laissé cent francs en partant, elle s'en servit, et dans la nuit cette infortunée servante, à moitié perdue d'esprit, monta en un compartiment de troisième et descendit, vers trois heures, à l'hôtel où son maître s'était logé. Elle arriva comme une bombe, pâle, effarée, affaissée.

—Monsieur, s'empressa-t-elle de dire à son maître, me voilà : Vous allez bien me gronder, mais je ne pouvais plus rester là-bas. J'avais peur de perdre la cervelle.

—Et pourquoi ?

—Ah ! monsieur, mon bon maître. Pardonnez-moi, c'est ma faute. Vous savez bien que j'ai toujours eu une mauvaise tête, une fine langue.

—Eh bien ! qu'as-tu dit, pourquoi ce trouble ?

—C'est moi qui ai fait courir, là-bas, le bruit que vous étiez Préfet.

—Comment, que me contes-tu ? Du diable si j'y comprends un mot.

—Eh bien ! monsieur, voilà ce qui s'est passé : Le boucher ne voulait plus me donner de viande le jour même où arriva cette lettre de M. Silvesta, timbrée du ministère ; pour me venger de ce vilain marchand de pot-au-feu, je lui dis que vous étiez nommé Préfet.

—Eh ! voilà une idée barroque.

—C'est bien vrai, cependant, je ne croyais pas qu'elle se répandrait et qu'on y croirait ; mais j'ai failli en perdre la tête ; me pardonnez-vous, monsieur, cette sotte plaisanterie ?

—Il le faut bien, pourtant cela aurait pu mal tourner ; j'aurais pu ne pas devenir Préfet et être fort ridicule.

—Eh ! monsieur, vous ne l'êtes point ; consolez-vous. C'est un bruit qui tombera et ne vous fera aucun tort.

—Mais je le suis, Préfet, pour tout de bon.

—Non, mon bon maître, vous voulez, pour me punir, vous moquer de moi ; je vous en prie, ne riez pas, je suis assez affligée, allez !

—Mais je te dis que je suis nommé Préfet, Préfet, tout ce qu'il y a de plus Préfet ; mon ami Silvesta m'a fait parvenir ce matin la copie du télégramme envoyé à la préfecture pour en donner avis.

—Mon bon monsieur, disait Lise en pleurant, ayez pitié de votre pauvre servante. C'est moi qui vous ai fait Préfet, mais ça n'est pas solide.

—Lise je te jure que je le suis bien réellement, et le Ministre l'a télégraphié dans notre ville.

—Ah ! mon Dieu, mais j'en perdrai la tête ! Mon bon maître, comprenez donc que c'est moi, moi toute seule qui ai eu cette malheureuse idée : je l'ai contée à la bouchère, à la propriétaire, à l'épicier ; ce sont eux qui ont colporté cette nouvelle, et c'est pour cela que Brec est venu vous porter les trois mille francs, voulant se faire bien venir, et croyant que c'était vrai.

—Je veux bien que ce soient ces bruits qui aient donné l'idée au Ministre de me nommer Préfet ; mais depuis il m'en a donné l'emploi, et je suis Préfet, Préfet, entends-tu ?

—Mon Seigneur Dieu ! qu'est-ce que tout cela va devenir ? Je ne pourrai jamais lui tirer de la cervelle que c'est moi, rien que moi qui l'ai fait Préfet.

Cette pauvre Lise sanglottait à fendre l'âme, quand M. Silvesta entra, portant un grand pli à la main.

—Tiens voilà ta nomination signée, paraphée, dit-il en tendant sa lettre. Mais que vois-je, ta vieille Lise ici... pourquoi ces pleurs, explique-moi la chose ?

—Oh ! c'est une drôle d'histoire va !

Et M. du Bois-Larive répéta à son ami le cas extraordinaire du conte fait par Lise.

—Oh ! la drôle d'aventure ! s'écria M. Silvesta en riant aux larmes. Ah ! la bonne farce, j'en veux faire le récit au **Ministre** : comme ça, ma bonne Lise, vous avez de votre chef nommé votre maître Préfet ?

—Je voulais me venger de toutes ces canailles, répondit Lise, mais la vengeance tourne contre moi, puisque mon cher maître croit qu'il est Préfet pour de bon.

—Mais il l'est en effet, nommé par le **Ministre**, et à l'heure qu'il est toute la ville, là-bas, le sait.

—Ah ! ne recommencez pas à vous moquer de moi, c'est une malice qu'il faut oublier. Il n'y a pas un mot de vrai en tout ceci ; maudite langue, quel tort elle a manqué faire à mon cher maître.

—Tu ne pourras jamais persuader à ta bonne que ta nomination est sérieuse, dit M. Silvesta, fais-la partir, tu la rejoindras dans quelques jours ; je t'enverrai là-bas les épreuves de ton livre. Quand tu seras installé à la préfecture, elle sera bien forcée de se rendre à l'évidence.

—Allons, ma chère Lise, lui dit son maître, retourne-t'en à X... Calme-toi, tu es une fidèle servante, je te pardonne tout ce que tu as cru devoir dire. Cela tournera mieux que tu ne pensais. Dans quelques jours je reviendrai, moi-même, près de toi.

M. du Bois-Larive, qui dînait encore chez M. Silvesta, emmena Lise avec lui pour ne point la laisser seule ; et l'un des domestiques du secrétaire du **Ministre**, la conduisit au Cirque, où elle s'amusa prodigieusement. Le lendemain, son maître l'accompagna au chemin de fer et lui conseilla de sortir le moins possible en attendant son retour, conseil qu'elle se promit de suivre scrupuleusement.

En arrivant dans la maison de son maître, elle fut bien forcée d'ouvrir les volets fermés pendant son absence, ce qui attira les regards des gens aux aguets de toutes les choses se faisant chez le nouveau Préfet.

Lise, vers la brune, soupait tranquillement, espérant que tous ces bruits et ce qu'elle nommait des caquets, étaient oubliés, lorsqu'elle entendit dans la cour, une certaine rumeur, et bientôt

éclatèrent, comme un orage, les sons perçants d'une musique bruyante exécutant cet air si vieux et si connu :

“ Où peut-on être mieux  
Qu'au sein de sa famille ? ”

L'air terminé, les cris formidables de : Vive notre Préfet ! Vive M. le baron du Bois-Larive ! ébranlèrent les vitres.

— Mon Dieu ! mon Dieu ! s'écria Lise se levant terrifiée, arrachant son bonnet et ses cheveux de désespoir. Je deviendrai folle ; voilà que ça que va recommencer. Où me cacher, grand Dieu !

Un autre air, non moins bien approprié à la circonstance, retentit de nouveau. Après ce second, un troisième ; et les donneurs de sérénade ne voyant pas poindre de Préfet, se retirèrent contents d'avoir été les premiers à acclamer ce fonctionnaire.

Dès que les musiciens eurent disparu, Lise s'empressa de fermer les volets.

— J'aime mieux, dit-elle, user toute l'huile de ce bavard d'épiciier, plutôt que d'ouvrir, ça fait qu'on pensera que monsieur n'est pas revenu. Ma foi, quand il sera là, il les recevra si ça peut lui plaire ; pour moi, j'ai envie d'aller me jeter à la rivière, je deviens folle.

Comme cette pauvre servante s'en retournait dans la salle à manger, elle vit la porte s'ouvrir, car ayant laissé sa clef au dehors, comme cela se fait souvent en province, le Maire, ceint de son écharpe, escorté de ses quatre conseillers municipaux, entrait.

— M. le Préfet est-il visible ? demanda-t-il avec grandes salutations.

— Quel Préfet ? Que me voulez-vous ?

— Nous voudrions parler à M. le baron du Bois-Larive ?

— Eh ! il est à Paris ; mais on ne pénètre pas comme ça chez les gens sans sonner.

— Mamzelle, j'ai sonné deux fois ; la clef étant sur la porte, je me suis permis d'entrer pour féliciter notre Préfet.

— Ce n'est pas moi qui suis Préfet, je pense.

— Nous vous prions de dire à M. le baron, quand il reviendra, ce qui ne peut tarder, que le Maire et son conseil municipal sont venus le féliciter.

— Oui, oui, c'est bien, très-bien, bonsoir.

Chacun d'eux remit une carte à la servante, laquelle après leur départ, s'empressa de fermer un peu tard, la porte à double tour.

— C'est décidé, dit Lise, je vais aller me jeter à la rivière, sans ça la folie me prendrait, mais avant je veux écrire à mon cher

maître, et lui laisser ma petite maison ; c'est bien juste puisque sa mère me l'avait donnée. Ça lui servira dans un moment de détresse.

Lise passa dans le cabinet de son maître, prépara du papier, une plume et s'assit à son bureau. Elle commençait le brouillon de son testament quand, de la cour sur laquelle s'ouvrait ledit cabinet, on appela :

—Mademoiselle Lise, Mademoiselle Lise !

Lise, bien résolue de ne point ouvrir la porte, pour l'archevêque en personne, se mit à la fenêtre et répondit :

—Que me voulez-vous ?

—C'est moi, mam'zelle Lise, dit une voix que Lise ne connaissait point

—Qui vous ?

—Le cuisinier de la préfecture, je viens vous avertir qu'on a porté du vin blanc pour notre Préfet, notre maître ; venez demain matin vous verrez où il est placé, en même temps vous visiterez les cuisines, je pense que ça vous intéresse.

Lise ferma sa croisée avec violence et ne répondit pas. Elle s'affaissa sur le vieux fauteuil de son maître en sanglottant ; après un moment accordé aux pleurs, elle reprit du calme et dit :

Allons, il faut en finir, écrire ma lettre, faire mon testament et, quand minuit sonnera, j'irai me jeter à l'eau ; je ne veux pas devenir folle tout à fait.

Comme elle avait lu le testament par lequel sa maîtresse lui léguait sa petite maison, Lise fit le sien à peu près dans les mêmes termes, non sans mouiller bien fort son papier de beaucoup de larmes. Cet acte fait, elle passa à sa lettre, adieu final à son maître, ainsi conçue :

“ Monsieur, mon bon maître,

“ Avant d'aller me jeter à l'eau, je vous demande encore pardon  
 “ des embarras que j'ai pu vous attirer en faisant courir le bruit  
 “ que vous étiez Préfet. Je ne peux plus vivre ainsi ; je n'ai plus  
 “ un instant de tranquillité ; je n'ose sortir, même on vient forcer  
 “ les portes, afin de se moquer de moi. J'ai bien du regret de  
 “ vous quitter, et vous serez peut-être fort mal soigné quand je ne  
 “ serai plus là. Je suis bien désolée aussi de m'en aller me jeter  
 “ à l'eau, c'est contraire à mes idées, mais je ne puis plus supporter  
 “ tout ce que j'endure depuis quinze jours. Adieu mon bon maître,  
 “ permettez-moi, puisque je vas me noyer, de vous embrasser  
 “ comme je vous embrasse à votre fête et au jour de l'an.

“ Vous trouverez avec ma lettre mon testament : je vous lègue  
 “ la petite maison que madame votre mère me donna à sa mort.

“ LISE LAVERDIÈRE.”

Cette lettre et ce testament ne s'étaient pas faits en une minute, vous pouvez le croire. Minuit venait de sonner, et la lettre ainsi que le testament restaient à mettre sous enveloppe. Lise en cherchait une dans les papiers épars de son maître, quand elle entendit la porte de la rue se fermer. Elle n'y prêta pas grande attention, préoccupée qu'elle était de mettre en gros caractère :

“ *Ceci est mon testament.* ”

Et sur la lettre :

“ *A M. le baron du Bois-Larive.* ”

En allongeant la main pour prendre de la cire et cacheter sa missive, elle vit entrer, par la porte ouverte tout doucement, son maître M. du Bois-Larive, en élégant costume de voyage, un sac de nuit à la main.

Lise, effrayée, se mit à crier.

—Eh bien ! Lise, pourquoi ce saisissement ? Que fais-tu ici à cette heure ? Tu as dû recevoir ma lettre, qui t'annonçait que j'arriverais vers minuit, mais qu'il était inutile de te déranger. C'est pour cela que je suis entré si doucement ; je te croyais couchée.

—J'ai bien reçu des lettres, mais je les ai mises sur la cheminée sans vouloir les lire, répondit Lise, et je vous écrivais pour vous avertir que je veux me jeter à l'eau !!

—Voyons, ma bonne Lise, dit M. du Bois-Larive effrayé, croyant sa bonne folle ; là, calme-toi, me voilà revenu, tout va s'arranger.

Il fit asseoir la pauvre Lise pâle, et après l'avoir calmée par de bonnes paroles d'amitié, l'engagea à se coucher, ce qu'elle fit sans résistance. Quand M. du Bois-Larive fut seul, il lut la lettre de sa servante, et ne put s'empêcher de rire de sa naïveté, en même temps d'être touché de cette affection sincère ; il alla rôder autour de la chambre de Lise et ne se coucha lui-même qu'après l'avoir vue endormie paisiblement. Il la réveilla, le lendemain, avant l'heure habituelle de son lever, et l'envoya à sa maison sous prétexte d'aller demander à sa locataire, un renseignement, afin de l'éloigner pour toute la journée.

Lorsque Lise arriva, le soir, assez fatiguée, son maître lui expliqua, avec beaucoup de patience et de clarté, la manière dont il avait été nommé Préfet. Quand il eut donné toutes explications, il lui dit :

—Va mettre tes plus beaux habits, et nous irons prendre possession de la préfecture, où nous coucherons ce soir.

Lise alla s'habiller, ferma ses portes, partit avec son maître, et

trouva un délicieux petit souper qu'elle lui servit en concurrence avec un domestique de la préfecture.

Lise coucha dans une petite chambrette, et le lendemain, en se promenant partout, elle se disait :

— Mon maître est décidément Préfet ; mais c'est moi tout de même qui l'ai nommé.

.....  
M. du Bois-Larive, fort occupé de ses nouvelles fonctions, sut se concilier tous ses administrés, gouverna son département comme s'il n'eût fait autre chose toute sa vie, et le Ministre se félicita de ce bon choix, dû cependant un peu au hasard.

Lise est devenue femme de charge, on la voit veiller à tout ; mais sa mine soucieuse et sa taciturnité laissent douter si elle est, oui ou non, contente d'avoir nommé un Préfet.

MME MARIE-FÉLICIE TESTAS.

## CAUSERIE SCIENTIFIQUE

---

Un journal d'Italie contient dans un de ses derniers numéros une étude intéressante du professeur Lombroso sur le crâne de Volta, dans laquelle nous remarquons les particularités suivantes.

Le poids du crâne de Volta, 572 grammes, y compris la mâchoire inférieure, accuse un degré de sclérose notable. Le poids normal qui est de 500 à 650 grammes est rarement surpassé, si ce n'est dans les cas de folie et de criminalité. Ce poids extraordinaire, qui ne pouvait être attribué à l'humidité, montre l'erreur où sont ceux qui font de l'atrophie osseuse un caractère absolu de la servilité. Volta est mort plus qu'octogénaire.

La circonférence crânienne de Volta, 576 millimètres, comparée aux crânes des grands hommes de l'Italie, n'est surpassée que par celle de Donizetti, et elle surpasse de plus de 20 millimètres celle de saint Ambroise, et de 30 millimètres celle de Dante. Comparé à des crânes recouverts, ce qui donne 3 centimètres en plus, le crâne de Volta surpasse ceux d'Herold (550), de Fourier (552) et de Laplace (565). Il est surpassé par ceux de Gall (605), de Talleyrand (590), de Goëthe (615), de Broussais (605). Enfin il est à peu près égal à ceux de Walter Scott (570) et de Saint-Simon (575).

La longueur de l'os frontal, 139 millimètres, surpasse de beaucoup celle de l'os frontal de Pétrarque (115) et la moyenne de cent crânes italiens donnée par Calori (108).

Un point plus important, c'est la capacité du crâne. Celui de Volta (environ 1.865 gr.) surpasse certainement sous ce rapport ceux de tous les illustres Italiens, nommés ci-dessus : Pétrarque (1.602), Dante (1.452), saint Ambroise (1.792). Il surpasse de plus de 300 grammes la capacité moyenne des crânes italiens (1.551), celle des crânes allemands (1.534), celle des crânes anglais (1.572).

Et cependant cette capacité devait être encore bien plus grande quand Volta était à l'âge de trente à quarante ans et que son crâne était encore exempt de la sclérose sénile.

Pour apprécier avec justesse la capacité crânienne de Volta, il faut tenir compte de sa haute stature, son squelette ne mesure pas moins de 182 centimètres. Il est donc juste de le comparer plutôt à Pétrarque, dont la taille était de 184 centimètres, plutôt qu'à Dante et à saint Ambroise, qui n'avaient qu'une taille de 155 et 153 centimètres. Mais en tenant compte de la différence de stature, le crâne de Dante aurait dû avoir une capacité de 1.588 grammes pour garder la proportion avec celui de Volta.

La capacité crânienne des anciens Romains était supérieure à celle des Italiens modernes et cependant inférieure à celle de Volta, mais quant à la forme, le crâne du savant italien a une analogie frappante avec le crâne romain antique, ce que l'on explique facilement en se rappelant que Côme était une colonie romaine. Une singulière coïncidence, c'est que le nom de Volta se trouve dans Pline comme donné par les Volsques à un monstre qui ravageait les campagnes, et dont ils se délivrèrent en recourant à l'art de faire descendre la foudre.

Outre ces caractères généraux du crâne de Volta, l'auteur y signale quelques défauts, tels que le développement exagéré de l'apophyse styloïde, la saillie excessive des arcades sourcilières et des lignes crotaphitiques, la simplicité de la suture coronale et enfin le caractère aigu de l'angle facial (73°) ; mais il faut observer que les anomalies sont très-fréquentes dans les crânes des grands hommes, et il est prouvé par de nombreux exemples que le génie expie souvent sa supériorité dans une des branches de l'activité humaine par certaines infériorités soit psychiques, soit corporelles.

A l'Exposition de Paris, M. Benedikt a soutenu, au milieu d'une assemblée savante, que l'étude de dix-neuf cerveaux de suppliciés, exécutés en Hongrie, a révélé l'existence constante d'anomalies dans leur conformation, d'où il conclut que beaucoup de criminels, de récidivistes, sont des êtres organisés d'une façon défectueuse, au point de vue physique et partant de là au point de vue psychologique. Cette opinion est partagée par Broca.

La phrénologie, qui n'est autre chose que de la craniologie, organologie ou cranioscopie, est donc en honneur plus que jamais. Gare à nos crânes.

La phrénologie n'est pourtant qu'un tissu d'assertions arbitraires, qui ne reposent sur aucun fondement réel et qu'il faut repousser du sanctuaire de la science (T. Müller). Pardon M. Virchow, Benedikt, Broca et autres savants disciples de Gall, morts ou vivants, si nous acceptons cette définition jusqu'à nouvel ordre. Ce jugement de l'illustre physiologiste allemand résume l'opinion unanime de tout ce qu'il y a aujourd'hui de physiologistes, d'anatomistes, de philosophes de quelque autorité en Europe. A l'époque même de sa plus grande vogue, le système de Gall n'a obtenu aucune adhésion dans les rangs élevés de la science. En France, les hommes les plus haut placés dans les sciences naturelles, physiologistes, zoologistes, anatomistes, anthropologistes, Cuvier, Lamarck, Blainville, Geoffroy Saint-Hilaire, Serres, Magendie, Flourens ont dédaigné de s'en occuper ou n'en ont parlé que pour le réfuter... *Scinduntur doctores*, comme toujours ; et les théoriciens

entêtés ne manqueront jamais une occasion de... s'égarer dans un monde d'hypothèses où ils ne pourront jamais rien édifier de solide.

Voyons, M. Benedikt, vous voulez que les crânes qui seront une copie des vôtres, recèlent dans leur boîte osseuse un instinct meurtrier irrésistible, et vous pensez par là apporter une preuve de la *destructivité* que vos pères ont placée en arrière et au-dessus du conduit auditif. De grâce ne faites pas dresser d'horreur les cheveux sur bien des têtes semblables et pourtant pleines de bienveillance et des plus inoffensives. Pour vous convaincre de votre grand tort, rappelez-vous tout ce que vos collègues passés, à partir de Gall, ont fait de cette prétendue disposition localisée, par vous et bien d'autres, dans un coin du cerveau, presque à sa base.

Gall avait cru voir chez les animaux carnivores un développement plus considérable du diamètre transversal que chez les herbivores. Il plaça en conséquence derrière et au-dessus du conduit auditif un organe auquel il rattacha l'instinct du meurtre, instinct évidemment nécessaire, disait-il, à tout animal destiné à se nourrir d'une proie vivante et qui se trouve aussi *très-développé* dans l'espèce humaine, chez les assassins. Spuryheim adopta l'organe, mais il en définit autrement la fonction, qu'il conçut d'une manière plus générale. Il substitua à l'idée particularisée de l'action de tuer, de mettre à mort un être vivant, du *meurtre*, l'idée de l'action de détruire en général n'importe quoi, les êtres inanimés comme les êtres animés, un homme, une maison, un meuble, un château de cartes ; et l'instinct carnassier devint et fut appelé *destructivité*.

Broussais alla plus loin. Voulant expliquer pourquoi le cheval et le mouton, animaux très-peu assassins, ont les masses latérales du cerveau très considérables, réunit les instincts de la défense et de l'alimentation à la *destructivité*, attendu, dit-il très-ingénieusement, que manger de l'herbe c'est détruire, et se défendre c'est se battre et par conséquent tuer à l'occasion.....

Quoique très-heureuse cette manipulation de l'instinct du meurtre, dont l'initiative appartient à M. Vimont, n'approche pas pourtant de celle opérée dernièrement par des phrénologistes américains au sujet d'un théologien célèbre, également distingué par la douceur de son caractère, la force et l'élévation de son esprit, et par la grande influence morale qu'il exerce, mais qui se trouve maladroitement porteur d'un organisme carnassier d'énorme dimension qu'aucun autre organe honnête ne contrebalance. Suivant ces phrénologues, ce digne homme manifeste son penchant inné pour la destruction et le meurtre par ses efforts violents pour détruire le vice et jeter à bas les systèmes d'erreur, et c'est ainsi qu'il assouvit ses penchants sanguinaires.....

Allons, M. Benedikt, tant que vous mettez tout ce que vous

voudrez dans les crânes de vos *semblables*, à l'exemple des collègues ci-haut mentionnés, nous ne pourrons jamais ajouter foi à vos chiffres.

“ Il y a une règle, nous dit de Maistre, pour juger les doctrines comme les hommes, même sans les connaître ; il suffit de savoir par qui elles sont aimées et par qui elles sont haïes. Cette règle ne trompe jamais.” Ceux qui veulent nier la Divinité et affirmer le néant sont les grands apôtres de la phrénologie ; rien d'extraordinaire que leurs idées ne puissent triompher. Oui, la localisation des fonctions intellectuelles et morales ne peut être ; le système cerebro-spinal ne peut pas plus être le siège des premières que le système ganglionnaire le serait des secondes. L'âme est une et indivisible de sa nature, immatérielle, et son principe d'action est un et simple. La pluralité n'existe que pour les opérations sensibles ou les sensations qui nous sont communes avec les animaux et, de là, la pluralité des sens, comme la vue, l'ouïe, etc. Des faits à l'appui de notre défense.

Tout travail intellectuel auquel on se livre sérieusement, qui nécessite une tension prolongée de la pensée, développe vers le milieu du front un sentiment de gêne, de pesanteur qui devient quelquefois très-vif. Pourquoi cette impression au front plutôt qu'ailleurs, plutôt qu'à l'occiput, supposons. Pourquoi le mathématicien ne souffre-t-il pas derrière l'angle externe de l'œil, l'orateur dans l'œil lui-même, le poète au-dessus des tempes, car on sait que ces différentes facultés sont localisées aux endroits que nous venons d'indiquer, et leur travail devrait se faire ressentir dans ces places respectives d'après les phrénologistes. Non, il n'en est pas ainsi, les mathématiciens comme les poètes sentent la même impression au centre frontal, voilà tout.

Ces faits nous prouvent donc que le cerveau est l'organe de l'intelligence *in globo* ; c'est l'instrument de la pensée qui concourt à l'accomplissement des fonctions intellectuelles d'une manière générale, absolue, c'est-à-dire qu'il agit en masse sous l'influence immédiate de l'âme. Cela ne veut pas dire que l'âme est localisée dans le cerveau ; non, une substance spirituelle ne peut avoir son siège quelque part de cette manière ; elle est unie au corps d'une manière incompréhensible mais réelle ; elle paraît surtout plus unie au cerveau sans qu'on puisse jamais en découvrir le *modus faciendi* : c'est là le secret du Créateur.

Arrêtons ici une démonstration qui nous entraînerait trop loin si nous voulions la développer davantage. C'est déjà assez long. M. Benedikt en est la cause.

SÉVÉRIN LACHAPPELLE, M. D.

Ville Saint Henri.

## CHRONIQUE PARISIENNE.

---

Octobre, qui a mis tant de vin dans les celliers français, n'a pas mis, malheureusement, beaucoup de sécurité dans les âmes. C'est la fin de la trêve bienfaisante exigée par l'Exposition ; et déjà la grande boutique internationale souffle ses lampions, retire ses décors et plie bagage.

Le Maréchal lui a donné congé dans un discours où il a réussi à étonner ses amis aussi bien que ses adversaires ; et s'il est vrai, comme on l'affirme, que la pièce est de lui, c'est à faire regretter qu'il ait si souvent parlé sous la dictée des autres.

Hélas ! tandis que le cortège chamarré des princes qui sont nos hôtes en ce moment se pressait autour du vieux brave qui garde l'ombre du pouvoir, sur une autre estrade, et se distinguant au milieu des députés par son frac noir sans écharpe et sans décorations, celui qui en détient la réalité, se pavane avec l'assurance d'un maire du palais sous les rois fainéants de la première race ; et le public pouvait voir avec stupeur le président de la Chambre se précipiter sur les degrés pour aller faire deux doigts de cour à Gambetta, soleil levant de notre malheureuse époque.

Cela est d'autant plus significatif que ledit président, M. Grévy, est un républicain rose, nuance Dufaure, qu'on le dit austère, ami de l'ordre et nullement irréligieux. Premier magistrat de la nation française après le maréchal MacMahon et le président du Sénat, reçu comme un souverain au son des tambours battant aux champs et honoré d'une escorte officielle, n'est-il pas étrange de le voir afficher son culte pour un homme qui vient d'appeler le clergé "une lèpre dévorante," puis "une gangrène," et de prononcer, dans l'espace de quinze jours, trois discours menaçants pour la magistrature et l'armée.

Car, voici que rejetant la peau de mouton de l'opportunisme, l'audacieux forban revendique maintenant tout son passé de fou furieux, et reprend ouvertement tout son programme. Pour remercier le ministère de ses condescendances et voyant que les grandes villes, dédaigneuses des modérés, n'élisent plus que des outran-

ciers et des irréconciliables, Gambetta se retourne prestement pour sourire à ses premières amours et réclamer d'*immédiates réformes*.

Il les aura certainement quand il voudra, à moins que, — par impossible — les élections sénatoriales qui se préparent ne tournent au succès des conservateurs. Mais alors que fera M. Dufaure en face des *réformes* de son allié ? Lui, le républicain qui va à la messe, qui fait ses pâques et offre le pain bénit à sa paroisse, de quel œil envisagera-t-il cette première réforme qui consiste à mettre hors la loi tous les ordres religieux, à enrôler tous les séminaristes comme soldats, à supprimer tous les aumôniers de l'armée de terre et de mer, à expulser de nos écoles les Frères et les Sœurs, et à interdire l'enseignement du catéchisme en dehors des églises ?

Et le général Borel, comment envisagera-t-il les réformes indiquées pour l'armée ? Aimera-t-il à faire de tous les grands commandements le prix vénal d'une adhésion à la politique républicaine ? Recevra-t-il le tableau des récompenses et des avancements de la main des avocats brouillons qui nous régissent aujourd'hui, et arrachera-t-il les épauettes et les galons d'honneur aux vieux braves qui ont versé leur sang pour les rois et pour l'empire ?

Non : et la magistrature ne résisterait pas non plus au baptême républicain que prétendent lui imposer nos néo-jurisconsultes. — Nous ne supprimons pas l'inamovibilité, disent-ils, nous la suspendons. A la faveur de cette suspension, nous élaguons quelques traîtres des anciens régimes ; nous conférons aux autres l'*investiture républicaine* ; et les juges redeviennent inamovibles, une fois convaincus d'être républicains... Belle hypocrisie, n'est-ce pas. et que les gouvernements à venir ne manqueraient pas de renouveler à leur bénéfice.

En somme, les nuages les plus sombres planent sur la prochaine reprise des travaux parlementaires ; et il n'y a aucune raison de ne pas croire à une Convention, qui, sous le nouveau Robespierre que nos malheurs ont fait surgir, va légalement désorganiser la France.

J'habite en ce moment l'un des départements les plus paisibles de la France. Nos deux sénateurs, trois de nos députés sur six, sont conservateurs. On nous a doté d'un préfet bon enfant qui ne demanderait pas mieux que de se renfermer dans ses droits administratifs, mais à qui l'on a donné, pour le surveiller, un secrétaire général qui veut à tout prix faire de la politique. L'évêque a recommandé à tous ses prêtres, à toutes ses maisons religieuses de ne pas faire un geste, de ne pas dire une parole publique ayant l'apparence d'une provocation ou d'une ingérence dans les affaires.

civiles. Les magistrats supérieurs, les dignitaires de l'armée en ont dit autant à leurs subordonnés.

Où, mais il y a dans le chef-lieu départemental un petit serpent enfiellé sous la forme d'un journal républicain, qui chaque matin, avertit, gourmande, dénonce, menace les fonctionnaires grands et petits. On sait qu'il tient de près à un gros député républicain, qui tient lui-même aux basques de M. Gambetta. Si le préfet dinait à l'évêché le petit journal en faisait part dès le lendemain à ses abonnés, si le procureur général allait au sermon ou suivait une procession, le petit journal en informait sa clientèle.

Que voulez-vous que fasse ce pauvre préfet? Il faut bien qu'il croque un peu du prêtre ou du religieux, s'il tient à conserver sa place. Aussi vient-il de supprimer coup sur coup trois écoles de Frères et de Sœurs et de les remplacer par des maîtres laïques. Le petit-journal est ravi, et demande déjà de l'avancement pour ce bon préfet, qui n'a ni la mémoire du cœur ni celle de l'estomac, et qui oublie tout, dans la pensée que bientôt Gambetta sera roi de France.

Le procureur général qui n'a encore rien fait en matière de zèle républicain n'a qu'à se bien tenir. Sa situation est certainement très compromise.

Ainsi s'achève pour nous l'automne de cette année 1878, avec de beaux soleils tranquilles qui inondent les bois et les pampres jaunissants, et de vives alertes politiques qui ébranlent les salons, les ateliers et jusqu'aux chaumières. Chacun sent que quelque chose va arriver : et peut-être faudrait-il souhaiter avec les enfants perdus du parti républicain, que cet assaut contre les vieilles forces sociales se produisît d'un seul coup et immédiatement. Mais nous avons affaire à des démolisseurs qui savent leur histoire et dont la devise comme celle d'un fameux apostat, est d'opprimer avec légalité et avec mesure : *opprimamus eos sapienter*.

Ils ont fait éclater une joie cynique sur la tombe illustre qui vient de s'ouvrir au milieu de nous : ils se sont réjouis de la mort de Mgr l'évêque d'Orléans; suprême hommage rendu à la mémoire de cet athlète des grandes causes et qui fait ressortir d'une manière inattendue les regrets exceptionnels que le successeur de saint Pierre a jugé à propos de lui décerner.

Mgr Dupanloup est mort à 76 ans, en récitant son chapelet, après l'une de ces infatigables journées de bénédictin qui composaient sa vie. Son immense correspondance, ses vastes lectures, ses exercices de piété, son travail incessant de composition et d'annotation, tout était à jour. C'est un beau livre que Dieu pouvait fermer à n'importe quelle page ; et le premier ministre de Léon XIII pou-

vait bien le constater dans sa lettre de condoléance à son désolé successeur.

Vingt-cinq prélats, dont deux cardinaux et quatre archevêques et son illustre émule, Mgr l'évêque de Poitiers, se pressaient aux funérailles princières qu'Orléans a faites à son pontife. Un cortège de princes, de généraux, de magistrats, d'académiciens, au milieu d'un concours immense de pauvres, accompagnait le char funèbre de cet homme étonnant, dont la vie extérieure a été une flamme et la vie intime un lac assoupi ; et l'on ne pouvait s'empêcher de se remémorer que, dans ces mêmes rues, on avait vu l'infatigable prélat, dédaigneux des voitures, marcher à grands pas, toujours son parapluie de coton rouge à la main—ce parapluie aussi légendaire que celui de Louis-Philippe—dévoté toujours du travail de sa pensée intérieure et s'arrêtant subitement pour prendre une note au crayon ou pour fixer une idée. Il s'accusait lui même d'une manière charmante, de l'usage intempérant qu'il faisait, même à la cathédrale, de ce crayon taillé aux deux bouts qui ne le quittait jamais, et conjurait ses prêtres de ne pas l'imiter en cela, assurant qu'il craignait d'en faire du purgatoire.

En somme, si comme tous les grands défenseurs, et comme Judas-Machabée lui-même, l'évêque d'Orléans n'a pas été un homme complet et a fait des fautes de détail, les admirables humiliations de son testament les ont couvertes.

La veille du jour où les restes mortels de l'évêque d'Orléans devaient descendre sous le pavé de sa cathédrale, les fêtes de l'Exposition expirante ébranlaient Versailles et Paris. Des représentations de gala et des spectacles gratuits étaient donnés dans tous les grands théâtres. L'aristocratie de France et d'Europe s'étouffait aux guichets du nouvel Opéra pour entendre le chef-d'œuvre inédit de notre Gounod : *Polyeucte*. Succès complet, on peut le dire, malgré le grand souffle religieux qui traverse cette œuvre d'un bout à l'autre et les sentiments bien connus de son auteur. Un musicien interprétant Corneille à l'Opéra ! et cela, dans sa pièce la plus grave et la plus chrétienne ! c'était-là, avouons-le, un travail d'Hercule. Gounod y a réussi, toutes convenances observées et sans sacrifices humiliants ni au public, ni au théâtre, ni aux interprètes, ni aux spectateurs. Mais, plusieurs se sont souvenus, ce soir-là, de votre charmante Albani et lui adjugeaient tout haut le rôle de Pauline.

Pour la seconde ou la troisième fois, les premiers magistrats de la République ont essayé de donner une fête dans le palais du grand roi. Versailles a été illuminée au gaz et à l'électricité, toutes ressources que n'avait point Louvois, les lustres ont été multipliés,

les escaliers fleuris et redorés, la galerie des glaces a recommencé à refléter l'or de l'uniforme des diplomates et des officiers et les traînes de soie des grandes dames, qui aujourd'hui ne sont pas toutes des marquises... Eh bien, tout cela n'a pas réussi, encore une fois. Le maréchal est décidément un médiocre Louis XIV, M. Waddington un triste Louvois, et le tout avait l'air d'une nuée de petits bourgeois se gobergeant, tout étonnés de s'y voir, dans une demeure royale. La cohue a été presque continuelle, les poussées fréquentes, la circulation difficile. Au dehors, la pluie et la rafale faisaient rage dans les bosquets, éteignaient les lampions et noyaient les feux de Bengale. Le meilleur parti de cette pitoyable soirée a été pris par la femme du chef de l'Etat, qui, à une heure du matin, a retiré ses pierreries et son costume de bal, revêtu une robe noire montante, et a pris le train pour assister aux obsèques de Mgr l'évêque d'Orléans.

Il me semble que c'est cette même maréchale MacMahon qui, à la veille du conclave, demandait à Mgr Dupanloup, lequel des cardinaux il souhaitait de voir élever au trône de saint Pierre : — "Pecci !" avait-il répondu sans hésiter : et bien souvent ce trait a été raconté depuis dans les salons de la présidence.

Pendant que le monde officiel danse et s'amuse ainsi, le volcan révolutionnaire qui chemine sous ses pieds, arrête-t-il son œuvre ténébreuse ? Non : et la Providence, par la main des régicides et des scélérats les plus pressés d'en finir, ne ménage pas les avertissements aux grands de ce monde. Le jeune Alphonse XII vient d'échapper miraculeusement, comme l'empereur allemand, à une balle socialiste. Un jeune homme est venu du fond de la province, *exprès pour le tuer*, s'avouant socialiste-international, et confessant n'avoir jamais vu auparavant l'objet de sa criminelle tentative..... Tout porte à croire qu'au moment même où la France désarme devant les pires agitateurs et s'appête à amnistier ses communards, l'Espagne, à l'exemple de l'empire allemand, va se forger une bonne loi contre les socialistes.

Ceux-ci sont cruellement atteints par l'arme à deux tranchants que vient d'obtenir M. de Bismarck, et les journaux d'outre Rhin ne font bruit que d'emprisonnements, de suppressions de journaux et d'arrestations préventives.

Le puissant chancelier pourra donc surveiller d'un œil à peu près dégagé de soucis intérieurs, les épouvantables complications que le traité de Berlin soulève par toute l'Europe. Pendant que l'Italie se livre à des ministres qui la conduisent graduellement mais inévitablement au régime républicain, l'Autriche, sa vieille

ennemie, s'est engagée dans une aventure où elle va peut-être voir sombrer son reste de cohésion factice.

Depuis qu'elle est entrée en Bosnie et en Herzégovine où, encore une fois, elle a failli se trouver, comme le disait Napoléon, *en retard d'une année, d'une idée et d'une armée*, depuis qu'au prix du sang de ses braves soldats, elle y a établi une suprématie bienfaisante, mais discutée, les diverses nationalités dont elle se compose n'ont cessé d'être en désaccord sur la mesure en elle-même et sur les subsides énormes qu'elle a nécessités. Si bien que le monarque autrichien s'est vu à deux doigts d'une guerre générale avec la Turquie, sans poudre et sans pain pour ses soldats. La crise dure encore en Hongrie. Heureusement que la Porte, attaquée de toutes parts par ses propres sujets et écrasée par la prolongation de l'occupation russe, ne peut guère résister à l'heure qu'il est. qu'à coups de notes diplomatiques.

En ce moment, en effet, la Russie, de plus en plus fourbe, ne vise à rien moins qu'à rendre illusoire le traité de Berlin et à revenir à cet arrangement draconien de San-Stefano qui avait alarmé toutes les chancelleries de l'Europe. Les Bulgares se soulèvent encore à son instigation, en même temps que la Thrace, la Macédoine et l'Épire font mine de se rallier à la Grèce. Cette dernière puissance, armée jusqu'aux dents, ne paraît guère d'humeur à déférer aux conseils de prudence des États occidentaux, et le sultan n'aura pas de trop des cuirassés anglais pour défendre, avec Stamboul, les débris de sa souveraineté expirante.

Mais que dis-je ? l'Angleterre elle-même n'aura pas trop peut-être de toutes ses forces de terre et de mer, si, à travers le territoire de l'émir de Caboul, insolent comme tous les insulteurs aux gages d'un plus fort que soi, elle se rencontre en Orient avec les armées moscovites. Le ton des journaux de Londres et de Pétersbourg, depuis quelques jours, ne justifie que trop cette terrible hypothèse.

Ainsi s'achève cette année 1878 qui devait donner des fruits de paix et nous enfonce de plus en plus dans l'éventualité des guerres. Tout porte à croire que la carte, comme on dit, va encore être remaniée et que la fin de ce siècle nous réserve des surprises qui égaleront, si elles ne les dépassent, les cataclysmes du siècle dernier.

TH. BARBOT.

Jour de la Toussaint 1878.

## CHRONIQUE

---

Des dépêches télégraphiques ont annoncé que le Saint-Siège avait fait choix de Mgr Giloolly, évêque d'Elphin, en Irlande, pour remplir la mission de délégué apostolique au Canada et aux Etats Unis. Postérieurement, il a été annoncé, par la même voie, que ce prélat avait décliné l'honneur de cette mission pour des raisons d'âge et de santé.

En même temps que l'Eglise d'Irlande recevait du Saint-Siège cette nouvelle distinction, elle perdait un de ses membres les plus illustres en la personne de S. Em. M. le cardinal Cullen, archevêque de Dublin.

Mgr Paul Cullen, né à Dublin en 1803, avait de bonne heure quitté l'Irlande pour achever ses études en Italie. Après avoir reçu la prêtrise, il entra à la chancellerie du Vatican en qualité de directeur des affaires religieuses d'Irlande. Il acquit, dans l'exercice de cette fonction, une grande connaissance des questions ecclésiastiques d'Angleterre ; cette connaissance le mit à même de rendre plus tard de grands services à la religion et à son pays.

Nommé par Pie IX archevêque d'Armagh et primat d'Irlande en 1850, Mgr Cullen s'éleva dans des lettres pastorales restées célèbres en Angleterre, contre le système d'éducation mixte imposé par le gouvernement anglais. Mgr Paul Cullen fut promu à la dignité cardinalice dans le consistoire tenu le 22 juin 1866. Dans la grande querelle théologique qui surgit au concile du Vatican sur l'infailibilité, le cardinal Cullen, qui avait toujours soutenu avec la plus grande énergie les droits du Saint-Siège, se rangea du côté de la majorité.

S. Em. M. le cardinal Cullen laisse dans l'archidiocèse de Dublin le souvenir des plus hautes vertus et des nombreux bienfaits que sa prudente administration avait su procurer à son peuple si longtemps opprimé. Il est mort au moment où il pouvait saluer dans l'*Intermediate Education Bill*, le premier pas fait par le gouvernement anglais dans la voie des revendications de l'épiscopat irlandais sur le terrain de l'enseignement.

La décision arbitrale d'Halifax condamnant les Etats Unis à payer la somme de 5,500,000 piastres au gouvernement britannique comme compensation des droits de pêche par eux acquis, fait rechigner le cabinet de Washington. Celui-ci prétend que le chiffre de l'allocation excède la valeur de la chose cédée et que, d'ailleurs, les arbitres ont outrepassé les limites de leur mandat. M. Evarts, ministre d'Etat au département des affaires étrangères de la République américaine, partant de ce point de vue, avait adressé à Lord Salisbury une longue note diplomatique dont la conclusion était que la décision des arbitres devait être sinon annulée, au moins révisée dans un sens plus équitable, c'est à dire dans un sens favorable aux Etats Unis. Lord Salisbury vient de répondre à M. Evarts par une contre-note très détaillée, dans laquelle le noble lord explique que les deux parties s'étant volontairement soumises à la décision arbitrale à intervenir, doivent, chacune en ce qui la concerne, exécuter cette décision maintenant qu'elle fait loi. La question est de savoir si le gouvernement de Washington paiera ou ne paiera pas les 5,500,000 piastres dont l'échéance tombe le 23 de ce mois. On dit que le paiement aura lieu, mais sous protestation et réserves.

Les élections de novembre aux Etats Unis ont donné le résultat suivant : les démocrates auront, dans le quarante-sixième congrès qui s'ouvrira le 4 mars 1879 pour finir le 3 mars 1881, une majorité de 11 voix au sénat et de 20 voix à la chambre des représentants.

La lutte entre les *Tammanistes*, qui ont été battus, et les *Anti-Tammanistes*, a failli causer la victoire des républicains dans la ville de New York. Malgré la défaite de *Tammany*, l'administration municipale reste entre les mains des démocrates ; une section du parti prendra la place de l'autre, le 31 décembre prochain. Le profit est pour ceux qui entreront, la perte pour ceux qui sortiront ; quant au public en général s'il s'aperçoit de quelque changement, ce ne sera probablement pas pour se féliciter.

La "pureté" paraît-il, n'a pas été le caractère distinctif de l'exercice du droit d'un peuple libre et éclairé, comme le peuple américain en a la renommée. "Depuis bien des années, dit un observateur qui ne vote pas, je n'ai pas vu d'élections dans lesquelles la corruption ait joué un si grand rôle. "J'ai mes raisons, disait l'un, pour voter contre ce que je crois juste." "Les temps sont durs, disait un autre, et deux ou trois dollars ne font pas de mal à un pauvre homme." Si, disait un troisième, je vais demander trois dollars à Tammany-Hall, me les donnera-t-on ? Tels sont, ajoute l'observateur en question, les propos que j'ai entendu tenir, le

jour des élections, par des cochers et des conducteurs de *cars*." Et c'est ainsi que le "suffrage universel" est toujours l'expression sincère de la "volonté du peuple souverain!"

Les dernières manifestations de cette volonté dans les élections partielles qui viennent d'avoir lieu en France, n'ont produit rien de bon; les prochaines manifestations, qui auront lieu par suite de l'annulation des élections de MM. Ernest Leroux, Paul de Cassagnac, marquis de Larochejaquelein, comte Albert de Mun et de Fourtou, ne produiront rien de meilleur ni de pire; le résultat sera aussi mauvais, il ne peut l'être davantage. M. de Cassagnac a peut-être des chances de réélection; quant aux autres, particulièrement M. de Mun, *per fas et nefas*, ils succomberont dans la "lutte loyale" qu'ont préparée, depuis un an, les fonctionnaires de la "République ouverte à tout le monde," pour parler comme M. Bardoux, le ministre aux "ineffabilités."

Cet "honnête" ministre, qui cumule l'instruction publique et les cultes, compte, paraît-il, prendre les devants sur les citoyens députés ameutés contre les congrégations religieuses; il prépare un projet de loi portant suppression de "certaines" congrégations enseignantes. Ce sont là sans doute les étrennes que la République offrira aux "chasseurs" de Frères et de Sœurs, si le Sénat laisse faire, chose à craindre après les élections qui auront lieu le 5 janvier prochain.

La restauration alphonsiste n'a pas réussi à désarmer la Révolution de l'autre côté des Pyrénées. Vers la fin de septembre une bande républicaine faisait son apparition dans l'Estramadure. Le chef, M. Vallarino, lançait peu de temps après une feuille clandestine, sorte de manifeste provoquant à la révolte. Un peu plus tard, une conspiration républicaine était découverte à Séville, et cette découverte amenait l'arrestation de l'ancien président de la république, M. Pi y Margal. Enfin le 26 octobre, don Alfonse, rentré à Madrid après une tournée en province, se rendait à cheval au palais, lorsqu'un individu, placé dans la foule, lui a tiré un coup de pistolet. Don Alfonse n'a pas été atteint, et l'assassin a été arrêté. C'est un tonnelier, nommé Oliva Moncassi. Il s'est déclaré socialiste international. Il méditait depuis longtemps son crime, et était venu à Madrid tout exprès pour l'exécuter.

Voilà un scélérat qui passera par la garotte et ce sera justice; mais les beaux messieurs, qui par leurs écrits et leurs discours lui ont mis le pistolet à la main, auront des sièges dans les Parlements pour y représenter le progrès des idées et de la civilisation moderne.

Après le tour d'Alfonse, celui d'Humbert I. Ce prince, faisant

le 18 de ce mois son "entrée" à Naples au milieu des "sociétés ouvrières," a été l'objet d'une tentative d'assassinat de la part d'un "travailleur socialiste." Humbert a paré, avec le fourreau de son sabre, le coup de poignard qui lui était destiné, mais le ministre Cairoli, assis dans la voiture du prince, a reçu à la cuisse une blessure, qui bien que profonde n'est pas dangereuse. L'assassin a été arrêté : il se nomme Passanante. La police a saisi à son domicile plusieurs lettres de membres de l'"Internationale"; à la suite de cette saisie un certain nombre d'arrestations ont eu lieu.

Tout en réprouvant avec horreur la tentative homicide commise sur Humbert, on se rappelle involontairement que la Révolution italienne, dans cette même ville de Naples, a élevé un monument à Milano, exécuté pour avoir tenté d'assassiner le roi Ferdinand II. Si Passanante, révolutionnaire pratiquant, a voulu tuer Humbert, il n'appartient pas à la Révolution de crier haro sur ce joueur de couteau ; puisqu'elle honore les assassins, elle lui doit un monument comme à Milano.

A. DE B.

---

### CONCOURS LITTÉRAIRE.

La commission rappelle aux concurrents pour le prix de *cent piastres* institué par l'Union catholique de Montréal, que les manuscrits—*Etude biographique et historique sur M. de Maisonneuve, fondateur de Montréal*—doivent être adressés à la "commission du concours littéraire de l'Union catholique au collège Sainte-Marie," avant le 1<sup>er</sup> janvier 1879.

# REVUE BIBLIOGRAPHIQUE

---

## LES CANADIENS DE L'OUEST

Voilà le titre d'un ouvrage inspiré par une pensée tout à fait patriotique et religieuse, destiné à occuper une place honorable à côté des œuvres des Galarnau et des Ferland, dont le mérite incontestable a attiré à son auteur les félicitations les plus flatteuses des écrivains de ce pays et de l'étranger. M. Tassé a fait là un travail dont les générations futures lui seront reconnaissantes ; vrai travail de bénédictin par l'étendue des recherches et l'exactitude des documents.

Que de noms déjà voués à un oubli certain, en feuilletant ces pages si admirablement remplies, surgissent tout à coup de l'ombre du passé, rayonnant du feu le plus pur de la foi et du patriotisme : découvreurs, colonisateurs, soldats, missionnaires, législateurs, fondateurs de villes fortes et puissantes, infatigables explorateurs qui allaient des rives du golfe du Mexique aux glaces du pôle, des bords de l'Atlantique jusqu'au delà des montagnes Rocheuses.

Ces biographies nous montrent des compatriotes, dans le présent comme dans le passé, sur la terre étrangère comme sur le sol natal, faisant, par leurs travaux et leurs exploits, l'honneur et le soutien de notre race. On peut affirmer sans exagération que les Canadiens-Français ont pris une large part à la découverte et à l'établissement des vastes territoires qui s'étendent de l'extrême Nord-Ouest jusqu'aux derniers confins de la vallée du Mississipi. Nous les voyons aller planter leurs tentes au milieu d'immenses solitudes, sur les bords des lacs et des fleuves, et là, établir de puissantes colonies, à l'instar de Charles de Langlade, surnommé à juste titre le père du Wisconsin ; d'autres jeter les bases de villes aujourd'hui tout à fait prospères, et être eux-mêmes les instruments de leur développement et de leur grandeur. C'est ainsi que l'on voit tour à tour Salomon Juneau, Julien Dubuque, Joseph Robidou et Vital Guérin fonder Milwaukee, Dubuque, Saint Joseph du Missouri et Saint Paul du Minnesota. Leur influence se fit sentir jusque dans les plus hautes régions politiques : le colonel Pierre Ménard et M. Crépeau devinrent, l'un premier lieutenant-gouverneur de l'Illinois,

l'autre gouverneur du Michigan ; Riel obtint, à force d'habileté et d'éloquence, l'émancipation commerciale du nord-ouest de la rivière Rouge, alors soumis à la compagnie de la baie d'Hudson ; et dernièrement encore l'honorable sénateur L. V. Baugy défendait au capitol les intérêts menacés de sa patrie adoptive et de la religion de ses pères.

Et fait consolant, c'est de constater le vif attachement de ces deux cent mille compatriotes pour la langue et la foi de leurs aïeux ; c'est de voir combien ces nombreux rameaux détachés de l'arbre de la nationalité ont conservé précieusement leur vitalité. Au prix des plus grands sacrifices, ils ont élevé sur une terre protestante des temples où, des lèvres du prêtre, ils reçoivent les mêmes enseignements de cette foi qu'ils ont apprise, enfants, de la bouche d'une mère.

Ces hardis pionniers ont marché sur les traces de leurs immortels devanciers ; ils ont continué l'œuvre chevaleresque des La Salle, des Marquette, des La Vérendrye, et, comme leurs illustres ancêtres, toujours et partout où ils ont posé le pied, ils ont fait reculer la barbarie et arboré l'étendard de la civilisation. Ainsi sur ce continent la chaîne de ces hommes aux caractères héroïques n'a jamais été brisée. Depuis Jacques Cartier jusqu'à Charles de Langlade ; depuis Marquette jusqu'aux Blanchette, c'est toujours la même indomptable intrépidité, le même dévouement sublime. Pourquoi faut-il que la trame de ces nobles et grandes traditions ait été rompue par ces rois dont les sujets mouraient si héroïquement de l'autre côté des mers pour la défense de leurs droits et la gloire de leur couronne ?

En voyant jusqu'où ces enfants de la Nouvelle-France, laissés à eux seuls, avaient porté le nom, la foi, la langue et les institutions de la mère-patrie, on comprend ce qu'ils auraient pu faire s'ils avaient été secondés par une force égale à la grandeur de leurs efforts ; et on réalise en même temps l'immensité de la perte que la France essuya en abandonnant cette poignée de braves qui, dans leurs courses du nord au sud, lui avaient taillé plus d'un empire sur ce vaste continent : eussent-ils été soutenus par sa vaillante épée ! L'Amérique du Nord, cette terre où l'on ne peut faire un pas sans rencontrer d'impérissables vestiges du génie et de la valeur de nos ancêtres, au lieu d'être aujourd'hui anglaise et protestante, serait catholique et française. Ces immenses domaines, où flottent les couleurs d'Albion et de la grande République, seraient soumis au sceptre de la France ; les bords des grands lacs et les rives du Meschacébé murmurerait encore la langue harmonieuse de Louis XIV ; et les flèches de milliers de temples porteraient jusque dans les cieux le signe sacré de la foi de Clovis et de saint Louis ! Incomparables et glorieuses étaient les destinées que la Providence préparait depuis des siècles à la France, quand tout fut perdu par l'insouciance d'un roi à l'école des courtisanes et des philosophes.

*Les Canadiens de l'Ouest* ont coûté plusieurs années de travail à l'auteur et sont le fruit de recherches multipliées. Que de volumes M. Tassé n'a-t-il pas dû feuilleter pour écrire la vie de plus d'un personnage dont l'histoire était perdue dans les récits de voyageurs ou dans de vieilles

chroniques écrites dans une langue étrangère. Avec combien de personnes ne lui a-t-il pas fallu se mettre en relation pour puiser des renseignements qui n'existaient que dans la mémoire des contemporains, et qui menaçaient de se perdre pour toujours.

Tous les faits sont bien groupés et tendent à mettre chaque personnage en relief. Les divers épisodes de leur vie prennent parfois l'intérêt du drame : tantôt ce sont des anecdotes, des traits, des réparties d'une gaieté toute gauloise ; tantôt ce sont des incidents, des rencontres, des scènes des plus émouvants. Pauvres exilés qui se riaient bien des dangers et de la mort, mais que la pensée de la patrie et de ses mille et un souvenirs attendrissait jusqu'aux larmes ! L'auteur a su éviter un écueil où aurait pu l'entraîner l'amour qu'il a voué à ceux dont il nous a donné l'histoire. Il ne les place pas sur un piédestal démesuré ; mais il nous les présente dans toute l'originalité de leurs aventures, superbes d'audace, entourés de l'aurole de leur noble désintéressement et de leur simplicité antique.

Le style se distingue par une grande sobriété ; se colore et s'échauffe en peignant les scènes d'une nature vierge, en racontant des traits qui atteignent à l'héroïsme. Ces esquisses biographiques sont précédées d'une étude sur la formation des colonies franco-canadiennes, sur leur développement et leur degré de conservation, où l'écrivain a su présenter des aperçus pleins de profondeur, des jugements marqués par une grande noblesse et une grande élévation de pensées. S'il m'était permis, en finissant, de faire une suggestion, je demanderais à l'auteur d'ajouter le nom des évêques Blanchette (1) et Provancher à la liste de ses Canadiens célèbres. Autant qu'aucun autre ils y ont droit. Les côtes du Pacifique ont été témoins des travaux apostoliques des deux premiers illustres prélats et l'évêque Provancher a ouvert le Nord-Ouest à l'Évangile et à la colonisation. D'ailleurs on est si habitué à rencontrer dans notre histoire le prêtre à côté du soldat et du colon que leur absence paraîtrait inexplicable. C'est un vide qui pourra facilement être réparé dans une prochaine édition qu'on nous promet déjà ; et on peut être certain que cette nouvelle page n'en sera pas la moins belle.

M. J. MARSILE.

---

(1) Le *Portland Catholic Sentinel* vient de publier une esquisse historique sur l'Église catholique en Océan depuis quarante ans. Cet excellent travail écrit, je crois, par le G. V. Brouillet est de nature à fournir à M. Tassé les plus précieux renseignements.